

LE SENS DES QUARTIERS CRÉATIFS



MARSEILLE-PROVENCE 2013
CAPITALE EUROPÉENNE
DE LA CULTURE

cahier spécial

MOUVEMENT



GÉNÉRIQUE

TERRITOIRES ET VILLES ASSOCIÉES

Plan d'Aou (Marseille, 15^e), les Aygalades et la Viste (Marseille, 15^e), Tunnel National & Tunnel Bénédict-Jobin (Marseille, 3^e), La Belle de Mai (Marseille, 3^e), Les Hauts-de-Mazargues et la Cayolle (Marseille, 9^e), l'Abeille (La Ciotat), Beisson (Aix-en-Provence), Les Pins (Vitrolles), Griffeuille (Arles), du Charrel aux Paluds (Aubagne), Notre-Dame des Marins (Martigues), Canourgues (Salon-de-Provence), les Echoppes (Istres).

LES ARTISTES INVITÉS

Jean-Luc Brisson, François Vadepiet et Mathieu Gontier (WagonLandscaping), Lily Wanat, Julien Cheze (Agence U.P.A.U.), David Onatzky et Alice Freytet, Gabi Farage (Bruit du Frigo), Ruedi Baur et Imke Plinta, Giulio Vinaccia, Antonio Scarponi, (Institut Civic City), Philippe Mouillon & Maryvonne Arnaud (Le Laboratoire, Grenoble), J. R., Frédéric Clavère, Nicolas Delon & Julien Choppin (Encore Heureux), Stefan Shankland, Erik Göngrich, Boris Sieverts, Benjamin Foester-Baldenius (RaumLaborBerlin), Dalila Ladjal & Stéphane Brisset (SAFI), Miguel Georgieff (Coloco), Martine Derain, Anne Le Batard et Jean-Antoine Bigot (Compagnie Ex Nihilo), Jean-François Neplaz, Aaron Sievers, Stéphane Manzone, Sara Millot, Yann Vu, Raphaëlle Paupert-Borne (Collectif Film Flamme), Suzanne Hetzel, Jean-Michel Othoniel, Marc Couturier, Collectif Bellatock, Guy-

André Lagesse, Nicolas Barthelemy et Jérôme Rigaut (Compagnie Les Pas Perdus), Hervé Lelardoux (Compagnie Théâtre de l'Arpenteur), Hendrick Sturm, Abigael Lordon, Christophe Modica, Laure Thierrée et Clémentine Henriot (Agence Trajectoires), Olivier Bedu, Juliette Morel, Christian geschvindermann (Cabanon Vertical), Stephan Muntaner, Adrien Bargin et Les Ateliers Léo.

ET LES STRUCTURES PARTENAIRES

La Gare Franche-Cosmos Kolej, la Cité des arts de la rue (Apcar, les Ateliers Sud-Side, Lézarap'art, la Fai Ar), le Centre social del Rio à la Viste, la Haute école d'art et de design de Genève, Les Têtes de l'Art, la Friche Belle de Mai, Sextant et Plus, l'Association Robin des Villes, ... et l'ensemble des acteurs culturels et sociaux dans chaque collectivité associée.

L'ÉQUIPE EN CHARGE DU PROGRAMME QUARTIERS CRÉATIFS AU SEIN DE MARSEILLE-PROVENCE 2013

Nathalie Cabrera, chargée de mission des Actions de participation citoyenne; Anaïs Lemaignan, chef de projet; Pascal Raoust, chef de projet; Axelle Monge, chargée de production; Julie Gardair, assistante de production; Fanny Liatard, assistante à la communication; Vincent Ait-Estabet et Julien Marchaisseau, régisseurs généraux; Avec le soutien de Cédric Martin, directeur de production, et de Magali Puddu, chargée de gestion.

© Sébastien Normand – Aire de jeux pour enfants réalisée par Encore Heureux à la Friche la Belle de mai (juin 2013)



QUARTIERS SENSIBLES ET/OU CRÉATIFS?

/ Jean-Marc Adolphe

Sensible est un gros mot. Par exemple, si vous dites : « quartier sensible », voilà que s'avance tout le défilé des clichés, pauvreté et misère, zone de non-droit, trafics en tout genre, habitations à loyers modérément sociaux. Là pourtant, que Marseille-Provence 2013, Capitale européenne de la culture, a élu domicile pour faire semblant (et pas que, heureusement) de vanter l'attractivité de son territoire. Parce que, pour ces quartiers-là, il y avait de l'argent dormant, qui ne demandait qu'à être réveillé (politique de la ville, fonds européens, charité compassionnelle, etc.). Et pourtant, pas de quartier pour les quartiers. L'Etat les a en déshérence, la ville en souffrance. Mal-aimés, il faut les rénover. D'où les plans de « rénovation urbaine » qui ne génèrent, quel que soit l'affichage sincère des bonnes intentions, qu'abîmes d'incompréhension (dixit l'artiste Jean-Luc Brisson). Il arrive en effet que dans tous ces plans faits pour eux, les habitants ne se sentent pas *compris*.

Pour contourner l'incompréhension de ce que pouvait être une Capitale européenne de la culture, Marseille-Provence 2013 a transformé ces « quartiers sensibles », en cours de rénovation, en « Quartiers créatifs ». Pariant donc sur la créativité dont ils pouvaient être porteurs, à condition que des « artistes » (mais aussi utopistes de proximité) viennent les réveiller. Maintenant que cela a eu lieu, en si belles beautés, question adressée à la politique: que faire désormais de ces beautés mises à jour, de ces créativités ainsi éveillées ? Cela ne laisse pas en paix.

SOMMAIRE

-
- 2 **POLITIQUE DE LA RELATION**
Jean-Marc Adolphe

 - 8 **DESIGN DE SERVICE ET UTOPIE DE PROXIMITÉ**
ENTRETIEN AVEC RUEDI BAUR
Propos recueillis par Julie Bordenave

 - 18 **LA VRAIE VALEUR DU PLAN D'AOU**
BANK OF PARADISE
Marie Christine Loriers

 - 24 **LE PARTAGE DES FORMES**
Marianne Dautrey

 - 30 **LA VILLE HORS-CHAMPS**
Propos recueillis par Julie Bordenave

 - 36 **JUBILATIONS POÉTIQUES, MASTOC**
Fred Kahn

 - 42 **LA MÉMOIRE INVISIBLE EN PARTAGE**
Julie Bordenave

 - 44 **LA VIE, MODE D'EMPLOI**
Marie Christine Loriers

 - 47 **FABRIQUE URBAINE**
Gabi Farage

Cahier spécial / MOUVEMENT n° 72
(janvier-février 2014)
Réalisé en coédition avec Marseille-Provence
2013, Capitale européenne de la culture.

Coordination: Jean-Marc Adolphe
Conception graphique: Meghedî Simonian
Couverture: Photographies du plus lointain
au plus proche: Immeuble Nid d'abeilles à

Casablanca © Georges Candilis, 1953,
IFA 236 | Compagnie Ex Nihilo à Casablanca,
première résidence de création de la pièce
Apparement, ce qui ne se voit pas, 2009 | Le
Vieil Abeille (Candilis/Josic/Woods), La Ciotat,
avec essai couleur © Martine Derain, 2012.
Ont participé: Sarra Ben Hamida, Julie
Bordenave, Marianne Dautrey, Elsa Gregorio,
Charlotte Imbault, Aïnhua Jean-Calmettes,

Fred Kahn, Marie-Christine Loriers,
Dominique Vernis

MOUVEMENT, arts et politiques
6, rue Desargues
75011 Paris, France
Tél. +33 (0)1 43 14 73 75
Fax +33 (0)1 43 14 69 39
www.mouvement.net

Mouvement est édité par les Editions du
Mouvement, SARL de presse du capital de
4200 €, ISSN 125 26 967

Directeur de la publication:
Jean-Marc Adolphe
Supplément de Mouvement n° 72. Ne peut
être vendu. © mouvement, 2013. Tous droits
de reproduction réservés

Chacun sait que Marseille, maintes fois condamnée en place publique pour délit de sale gueule, a plus d'un tour dans son sac, et de nombreux masques pour travestir ses plurielles identités. Plus qu'aucune autre, ville-monde et ville-port à facettes multiples. Même élue Capitale européenne de la culture, Marseille-Provence 2013 a délibérément pris plusieurs visages, adopté plusieurs vitesses, développé plusieurs régimes de visibilité. Aucun slogan unique de pensée unique (comme autrefois, par exemple, le prétentieux « Montpellier la surdouée ») ne réussira jamais à résumer toute la métropole marseillaise. Alors forcément, Marseille n'arrive pas très bien à vendre ses charmes dans la rude compétition des villes entre elles, ce marketing prostitutionnel que l'on affuble d'un mot-valise, « attractivité ».

Mais là, en 2013, Marseille s'est éveillée à elle-même. Et quoi qu'il en ait coûté (les bilans viendront plus tard, et comme il se doit, seront âprement disputés, surtout dans cette ville qui aime un peu trop se faire passer pour mal-aimée), il y aura un avant et un après. Cela se verra encore longtemps, Marseille-Provence 2013 n'ayant point oublié de semer en son centre portuaire quelques réalisations en dur, monumentales, tels le MuCEM et la Villa Méditerranée, qui, même à se regarder en chiens de faïence, n'en font pas moins communément vigie entre les vagues de la Méditerranée et le vague-à-l'âme de ceux qui restent à quai. D'autres gestes, moins tapageusement médiatisés, n'en laissent pas moins une trace souterraine. Mentionnons ici, pour mémoire, le bouleversant *Silence* de Laurent Malone, série de portraits muets de Roms tentant de survivre à Marseille¹. Ou encore l'*Odyssée* d'Antoine d'Agata, exposition traversant le MuCEM comme un sombre météorite, déposant sur son passage, dans les corps mêmes des spectateurs, l'expérience tragique des clandestinités migrantes, revenant sur leurs pas, leurs parcours, leurs récits, leur visage aussi. D'autres projets, agents-agitateurs du sensible, de l'espace et des corps, auront été voués à une existence éphémère, condamnés à disparaître au moment même où ils advenaient à la visibilité. Ils n'en furent pas moins monumentaux, eux aussi, en leur façon de prendre position. D'eux, il restera des récits et des souvenirs qui ont marqué, en filigrane, l'épaisseur de Marseille. Ainsi fera-t-on cas de la Transhumance et, d'une certaine manière, des marches suscitées dans le cadre du GR2013 (chemin de grande randonnée) qui ont traversé la ville et ses alentours.

C'est dans ce non-lieu-là, contextuel, que les Quartiers créatifs ont déployé en fertiles disséminations, leur potentiel

d'ingéniosité artiste et citoyenne, faisant intelligence collective sans grand raout. Hormis l'un des esquifs, Jardins sensibles, au Grand Saint-Barthélémy, dans le 14^e arrondissement de Marseille (quartiers nord), dont l'échouage aura fait couler beaucoup d'encre, ces Quartiers créatifs n'ont certes pas eu l'écho médiatique qu'ils auraient pu, et dû, rencontrer. Mais la presse est globalement malade, et ne sait plus envisager des événements à taille humaine dont il faut prendre le temps de prendre le pouls. Ces Quartiers créatifs n'auront pas davantage été les plus budgétivores, parmi les engagements financiers de Marseille-Provence 2013. Ce dispositif aura pourtant été l'un des poumons essentiels de la capitale européenne de la culture, l'une des raisons mêmes pour lesquelles l'Union européenne a choisi Marseille, parmi d'autres villes françaises candidates. Car quelle que soit la « rénovation urbaine » mise en vitrine, celle-ci n'a de sens qu'à savoir s'accompagner des nécessaires transformations de l'urbanité commune.

Avec Quartiers créatifs, il s'agissait, comme le formulait Jean-François Chougnat, directeur général de Marseille-Provence 2013, « à partir d'une forte dimension participative des habitants, de réaliser des présences artistiques inscrites dans la durée, provenant d'horizons très diversifiés (arts plastiques, spectacle vivant, architecture, écriture, paysage, design, arts visuels...) ». Mais bien au-delà de l'objectif affiché d'une mise en dialogue de l'art et de la transformation urbaine, l'enjeu essentiel fut, dans le cadre d'une Capitale européenne de la culture, d'éprouver d'autres modes de « faire culture », avec chacun et non pour chacun, et pas forcément pour tous, à mille lieues des entreprises de muséification et/ou de festivalisation par lesquels on tente aujourd'hui, et bien souvent, de justifier les investissements artistiques et culturels en les faisant passer pour les leviers de l'économie et de l'attractivité des territoires. Et dire combien cela fut pitoyable d'entendre, lors de l'inauguration officielle de Marseille-Provence 2013, un Premier ministre socialiste, Jean-Marc Ayrault, n'offrir comme horizon que ces tristes topiques là. Ce n'est certes pas faux (un rapport tout récemment commandé par le ministère de la Culture vient mesurer cette évidence), mais n'est pas suffisant. Car l'art et la culture n'existent pas d'abord et avant tout pour nourrir un marché qui s'affranchirait des lois du marché (la fameuse « exception culturelle »), mais bien davantage pour donner du sens à « l'espèce humaine »² et à l'expérience qu'elle forge dans sa vie même. Nous n'en sommes plus guère, pour autant, à l'ère de la foi transcendante qui croyait au « choc des œuvres » et à leur capacité intrinsèque à modifier, d'un coup



© Bellastock / Alexis Leclercq

de baguette magique, le cours des consciences. C'est pied à pied, au ras du sol, qu'il convient aujourd'hui de redonner sens à l'urbanité qui nous fait tenir ensemble, entre origines et croyances, entre générations actives et désactivées (retraités, chômeurs ou en formation), entre cultures d'origine et de devenir, entre phrasé dominant et périphrases imaginantes, entre pages et marges, entre centres autocentrés et périphéries désaxées.

« Ici la ville s'invente ensemble », écrivaient de concert Nathalie Cabrera, Anaïs Lemaignan et Pascal Raoust en préambule de ces Quartiers créatifs dont ils furent, pour Marseille-Provence 2013, les chevilles ouvrières. « Il ne s'agit plus seulement de promouvoir la ville mais bien de la transformer [...] ; il ne s'agit pas seulement de concentrer les regards et les moyens sur la ville-centre mais bien de penser un projet articulé aux autres villes du territoire. En effet, près de 30 % du territoire [de Marseille-Provence 2013] est repéré dans les dispositifs prioritaires relatifs aux situations d'exclusion sociale et urbaine qu'ils présentent. Il y a donc une nécessité d'impliquer et de connecter les projets de la Capitale européenne de la culture à l'ensemble des territoires, y compris ceux qui cumulent ces indicateurs négatifs, afin d'éviter le risque de ce que l'on pourrait qualifier de "Capitale à deux vitesses". [...] La manière de penser la ville évolue : elle devient moins une chose abstraite qui serait affaire d'experts que la résultante d'un processus de construction collective où doivent être associés habitants et usagers du territoire. »

En d'autres termes : inventer, à nouveaux frais, – attendu que nous sommes résolument entrés dans un nouveau siècle (XX^e) en même temps qu'un second millénaire –, une Politique de la Relation. Politique d'une relation qui soit englobante et émancipatrice, et non asservissante. Car enfin, au nom de quoi les pauvres seraient-ils condamnés au lien social alors que les riches auraient, eux, des relations ? Il n'est pas indifférent que la plupart des projets conduits à l'enseigne des Quartiers créatifs aient cherché à produire ou révéler des chemins susceptibles de relier entre eux des quartiers séparés, voire, au sein même desdits quartiers, des territoires feignant de s'ignorer. C'est ainsi qu'entre Viste et les Ayalades, Ruedi Baur et les chercheurs de Civic City dressent un belvédère, dessinant un « chemin des cultures du monde ». Ainsi, encore, que sur les Hauts de Mazargues, Stefan Shankland transforme un rond-point où personne ne s'arrête en plateforme de nouvelles circulations sensibles. Ainsi qu'à Martigues, les paysagistes et plasticiennes de l'agence Trajectoires ont proposé à celles et ceux du quartier Notre-Dame des Marins de mettre en sacs un jardin qui fait lisière entre bâtiments et espaces naturels de garrigue, afin de rendre plus aisé l'accès à la colline qui borde le quartier. Ainsi que, jardins là encore, Jean-Luc Brisson et David Onatzky ont mis en culture les rails qui jouxtent la Friche Belle de Mai : « Le jardinage est un fait culturel reliant ville et campagne, passé et présent, l'ici et l'ailleurs. Les plantes

jardinées ont voyagé et continuent de voyager dans les poches, les bagages, les caravanes des êtres humains, explique Jean-Luc Brisson. *S'intéresser à leurs trajets revient à retracer les migrations humaines, s'étonner ou se rassurer que certaines plantes se trouvent de part et d'autre d'une mer, d'un océan, considérer leurs stratégies qui croisent les nôtres et les utilisent pour se développer.* » Dans la plupart des Quartiers créatifs, la question de la limite, de la frontière, des barrières, de l'impossibilité à les franchir et de la nécessité, quand même, de les traverser, s'est affirmée comme seuil de rencontres. Pour cela, il a fallu percer des chemins ou éclairer des voies déjà existantes. C'est ainsi que Frédéric Clavère, plasticien implanté à la Friche Belle de Mai, a fait du Tunnel Bénédit, caverne de hiéroglyphes et de blasons, ou encore, que Maryvonne Arnaud et Philippe Mouillon, eux aussi à partir de la Belle de mai, ont transformé le Tunnel National en vaste cathédrale d'ex-voto où les mots collectés sont devenus vœux collectifs, lumineux objets (« Je voudrais que l'humanité sorte du chaos, vite! Moi y compris », ou encore: « Sortir de cette galère de Forbin. Voir le bout du tunnel, trouver la sortie »)³.

Pour rendre les territoires plus habitables, il faut ainsi les peupler de mots, et ne pas hésiter à les renommer, voire à les dé-nommer. Aux Hauts de Mazargues, Stefan Shankland, qui qualifie sa pratique de « *sculpture sociale* », s'est ingénié à rebaptiser certains sigles. Une ZUS devient une Zone Urbaine Surréaliste, le Parc naturel régional tout proche devient PARC: Pratiques Artistiques/Réalité Complexe. Encore plus fort, la Cayolle, qui est à Marseille l'un de ses quartiers les plus stigmatisés et auquel, précisément, on n'en fait pas de quartier, se transforme, le temps d'un transport de lettres, « Cayollywood ». Soit le passage immédiat de l'infamie à la brillance. Des noms, on passe vite en dignités retrouvées, aux valeurs d'usages et à l'usage des valeurs. La vraie valeur des choses, la vraie valeur des gens qui autorise Jean-Luc Brisson à frapper monnaie au plan d'Aou et à y installer un comptoir d'un genre nouveau, Bank of Paradise, tout le contraire d'un « paradis bancaire ».

Il faut dire que tout cela ne résulte pas du seul « génie artistique ». Que se sont croisés, tout au long des Quartiers créatifs, savoir-faire et compétences, techniques et bricolages, désirs et volontés de transformation. Cela s'appelle, très précisément, faire intelligence collective, ce qui manque le plus aujourd'hui même à toute politique, y compris et en premier lieu, aux « politiques de la ville ». Car il conviendrait de dire qu'il n'y a désormais de « politique de la ville » que sécuritaire, et que la sécurité est la négation même de la politique; qu'on attend de la politique, comme de la ville

qu'elles fassent hospitalité à nos désirs, fussent-ils les plus secrets. Comme le dit si bien Martine Derain qui, pendant deux ans, a fait butiner la cité de l'Abeille à la Ciotat: « *Entre le grand ordinaire et l'universel de la création, se sont révélées à nous des formes qui ne pouvaient s'imaginer ni se dessiner ailleurs. Formes préalables même à notre présence. Formes inscrites dans l'air de la cité, dans le geste de ses habitants, dans la structure de ses bâtiments, l'écorce de ses arbres. Formes que nous avons prolongées d'un rien, un trait de crayon, un mouvement de caméra, le déclenchement d'un appareil photo.* » Quartiers excentrés, quartiers exclus de toute représentation centrale, quartiers laissés à l'abandon d'eux-mêmes, à locations pour tous et horizon pour personne. « *Continuons à traiter ces territoires comme des territoires communs* », proclame Christine Breton qui, à l'enseigne d'Hôtel du Nord (coopérative d'habitants), a su faire de la partie la plus assombrie de Marseille, sa part la plus lumineuse, hospitalière. Le premier patrimoine d'un territoire, dit-elle, ce sont les gens qui y vivent. Et vivre n'est pas toujours facile, nous le savons bien. Nous avons tous besoin de réparations, comme le dit l'architecte Xavier Fabre: « *Les choix urbains que nous avons acceptés après-guerre, ceux de développer des quartiers isolés de logements sociaux à la périphérie pour ne pas déranger la ville bourgeoise, a pu représenter un progrès social majeur, mais cela s'est vite retourné contre la ville elle-même et contre les habitants comme le symbole de l'enfermement économique et culturel. D'autres modèles étaient possibles qui pensaient la périphérie comme une partie active et intégrée à la ville, mais les choix économiques et politiques libéraux ont conduit à ce désastre qu'il faut absolument, à présent, réparer. Il ne s'agit pas seulement de plus construire en périphérie, mais de se donner les moyens de penser et améliorer la grande ville à sa périphérie.* » Se donner les moyens de penser? Voilà quelle devrait être la moindre des exigences, et donc la plus grande que l'on est en droit d'attendre de celles et ceux que l'on appelle à tort les « politiques », et que nous devrions simplement reconnaître comme étant nos élu(e)s. Mais au fait. Si la concierge est dans l'escalier, où sont les élus? Dans l'ascenseur de leur propre ascension, mais vers quels sommets désertés par le peuple qu'ils/elles sont censés représenter? S'il est un échec patent des Quartiers créatifs, au-delà de leur réussite manifestée dans l'espace public, c'est le désintérêt rencontré auprès des responsables de la Ville. Naturellement, ils ont la tête et le regard ailleurs, déjà portés vers les élections prochaines. Du présent, au fond, ils se soucient peu. Comme le fait remarquer un responsable du Comité de quartier des Hauts de Mazargues, « *les gens n'arrivent plus à passer; ils ont cru aux élus, et il n'y a pas eu de retour. Je ne pense pas qu'ils pensent*

à nous ». En effet, le penser à l'autre semble avoir été chassé de toute politique. Hélas, les élu(e)s se sont, dans leur bureau coupé de la ville, isolés du monde. Enclavés et pourtant, comme le faisait remarquer Nathalie Cabrera, « *tout seul on va plus vite, ensemble on va plus loin* ». Plus loin que loin, que restera-t-il de toute l'expérience des Quartiers créatifs? Que restera-t-il des « *vergers plantés en vue d'une fructification pour plus tard* » (comme l'écrit Jean-Luc Brisson à propos plan d'Aou)? Les Quartiers créatifs sont-ils condamnés à disparaître au delà de 2013? Pour que cela ne soit pas le cas, et que la créativité qui s'est manifestée dans ces quartiers puisse faire politique à long terme, il faudrait simplement que les élus « *se risquent à prendre des décisions* » (phrase entendue).
 Signe de la fin des temps: il n'y avait aucun(e)s élu(e)s lors du séminaire « Quartiers créatif, Art et Transformation urbaine » les 17 et 18 octobre 2013 à la Cité des arts de la rue, à Marseille. On les comprend. Ils auraient pu éventuellement entendre des choses. Par exemple: « *est-ce que nous sommes encore dans des sociétés qui fabriquent du récit commun?* »; « *y a-t-il d'autres récits que celui des classes dominantes?* »; évidemment, oui; « *la ville comme terrain de jeux ou comme terrain de lutte* »; et alors le rôle des artistes là-dedans? « *on traverse des déserts, on amène de l'eau qui va s'évaporer* »; « *la fonction de l'artiste, c'est d'ouvrir des manières de faire* ».

Si l'on veut que « *l'urbain devienne universel* » que nous puissions à nouveau « *fabriquer la ville* » au-delà des fictions et des stéréotypes, il faut continuer à faire prototype de toute expérience vécue. Comme y incite le philosophe Christophe Dell: « *La ville n'est pas un objet. Elle est fabriquée par l'ensemble de ses habitants.* » Et ce qu'il faut alors, pour échapper aux cases administratives qui quadrillent la ville et la placent aux caméras de surveillance, c'est « *fonder une école pour lire la ville* ». Qui est prêt à donner à cette école de la vie, les directions qui l'engagent?

1. Lire l'article « Visages à témoin » de Marianne Dautrey, publié le 25 avril 2013 sur Mouvement.net.
2. Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1947.
3. Ces vœux ont été glanés au hasard des rencontres auprès d'habitants de Marseille entre les mois de mars et juillet 2012, plus spécialement lors d'ateliers/rencontres réalisés à l'Espace lecture Edouard Vaillant, au Lycée Victor Hugo, à la Boutique Solidarité de la Fondation Abbé Pierre, au foyer Saint-Honorat, au foyer Saint-Charles, à l'école primaire national et auprès des visiteurs de l'exposition: une *Collection de Collections*, présentée au cours de l'été 2012 en avant-première de Marseille-Provence 2013 Capitale européenne de la culture.



Signes, symboles, images issus d'univers des plus variés, des sciences naturelles à la bande dessinée, du skateboard à la mythologie... pour le tunnel Bénédit-Jobin, Frédéric Clavère a développé une banque d'images issue de son langage artistique et des propositions des habitants et usagers du quartier. Tel une caverne de hiéroglyphes d'un nouveau genre, paré de plus de 450 images peintes sur différentes formes de panneaux routiers, le tunnel offre à chaque passage un nouveau récit, drôle, iconique et décalé.

Le Tunnel des 1000 signes.
 © Caroline Dutrey.



DESIGN DE SERVICE ET UTOPIE DE PROXIMITÉ

Entretien avec Ruedi Baur

/ Propos recueillis par Julie Bordenave

Après deux ans de travail sur le quartier Les Aygalades, Ruedi Baur et son équipe d'étudiants-chercheurs ont conçu un prototype *in situ*. A base d'interdisciplinarité, et avec une forte dimension participative, il s'agit de dégager un projet qui puisse servir de « *catalyseur de transformation* ». En espérant pouvoir, à terme, influencer les projets déjà planifiés.

Proposition de transformation de la gare de Saint-Louis les Aygalades (Marseille, 15^e) issu du Chantier européen des Arts de la Rue – 27 août au 16 septembre 2012 organisé par Civic City et la FAI AR. Direction artistique: Ruedi Baur, Imke Plinta, Giulio Vinaccia (Civic City) et Pierre Berthelot (Générik Vapeur). Accompagnement technique: Ateliers Sud-Side

© Civic City, 2012.

Né en 1956 à Paris, formé à Zurich, le designer graphiste Ruedi Baur fonde en 1989 les ateliers Intégral Ruedi Baur (Paris, Zurich, Berlin). Il a notamment œuvré sur l'identité visuelle du Centre Pompidou, de la Cité internationale universitaire de Paris ou encore de l'aéroport de Cologne. Soucieux de mêler les disciplines, adepte d'un « design civique », il co-dirige depuis 2011 Civic City, Institut de recherche critique en design.

Pour Quartiers Créatifs aux Aygalades, Ruedi Baur a décliné un projet en deux volets. Le premier, mené avec les étudiants de Civic Design, a débouché sur la présentation de deux prototypes jouant sur la notion de frontières : un belvédère surplombant la vallée, et un « mur du cimetière des cultures du monde », installation participative censée déboucher à terme sur un chemin reliant haut et bas de la vallée. Le deuxième, sous la forme de deux chantiers d'été organisés par la Fai Ar, s'est concentré sur les trois gares du 15^e arrondissement de Marseille.

Quel était le cadre de votre intervention dans le quartier des Aygalades ?

Quand Marseille-Provence 2013 m'a invité à intervenir dans le quartier des Aygalades, j'ai souhaité ajouter à mon projet des dimensions d'enseignement et de recherche. Dans la mesure où l'on m'avait également demandé d'intervenir sur la Cité des arts de la rue, il m'a paru évident d'allier la Fai Ar (Formation Avancée itinérante des Arts de la Rue) à ce processus, pour imaginer les relations qui pourraient exister entre le design et les interventions urbaines d'ordre théâtral. Pendant deux ans, nous avons développé une recherche sur la notion de prototype et sa valeur, notamment en organisant des discussions avec les habitants. Le projet des Aygalades s'est fait sur le temps long. Il a duré deux ans, en pointillés. A la Cité des arts de la rue, nous avons mené une « opération coup de poing » en organisant deux workshops de trois semaines chacun.

Quel bilan tirez-vous de ces deux opérations ?

Chacune a ses avantages et ses inconvénients. Notre préoccupation première était de parvenir à mener les opérations dans un temps limité alors que nous venions de l'extérieur. Je regrette fortement que la monstration de ces prototypes n'ait pas eu le temps de s'ancrer dans le territoire. Le temps est nécessaire pour que le bouche à oreille opère... Mais ces expériences ont été fructueuses au niveau de la méthodologie : il me semble juste de concevoir des prototypes *in situ*, à taille réelle, dans des situations où les citoyens n'ont pas toujours les outils pour interpeller. Il s'agit

de recréer du dialogue, de discuter d'une réalité future dans un lieu...

Connaissez-vous le quartier des Aygalades auparavant ?

Je travaille dans les quartiers nord avec Christine Breton depuis une vingtaine d'années : nous avons œuvré ensemble à la Galerie de la Mer ; nous avons collaboré au sein d'Hôtel du Nord. J'ai aussi beaucoup travaillé avec mes étudiants sur ces quartiers. Dans le cadre de Quartiers créatifs, certains étudiants se sont penchés pour la première fois sur le cas de Marseille. Cela est très important, car je pense que le designer doit parfois être cet étranger qui sait regarder le quotidien avec un œil nouveau. Ces regards neufs nous ont ouvert des points de vue sur des choses que l'on ne voyait pas, ou plus.

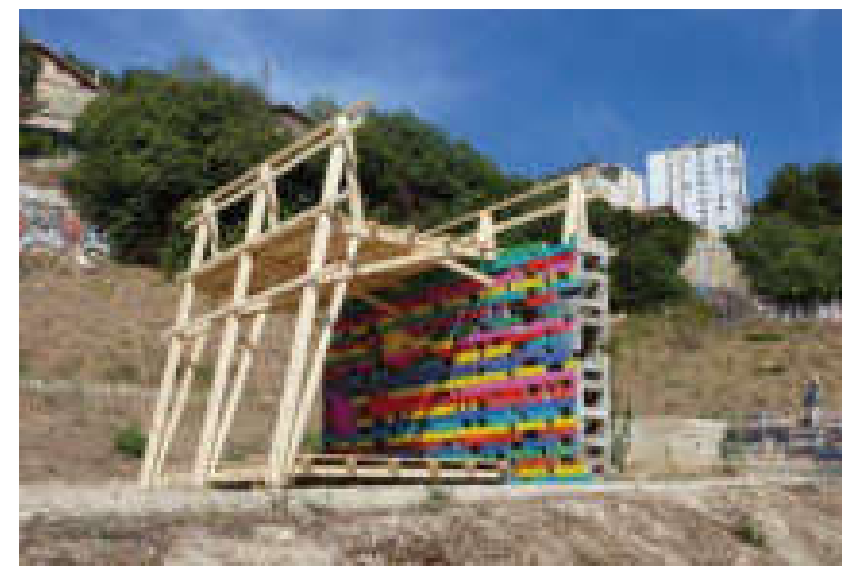
De quelle manière avez-vous identifié les points névralgiques d'intervention ?

Dans le premier workshop mené avec Civic City et Civic Design, les réflexions se sont spontanément focalisées sur les questions de barrière, de frontières, d'impossibilités de passer... Cette question des limites est essentielle ; elles sont souvent tellement moches, industrielles, déconsidérantes pour ceux qui habitent de chacun des deux côtés. Le prototype qui a éclos durant la première année est celui du Belvédère : il s'agissait de véhiculer la notion d'élévation, pour pouvoir discuter d'un futur commun. La carte placée sur ce lieu esquissait déjà l'idée de descente vers le contrebas du quartier. L'année suivante, nous avons imaginé le projet d'agrandissement du cimetière. Nous souhaitons y créer un chemin qui relie le fond de vallée avec la cité, et constitue en même temps un mur pour le cimetière. Il est difficile pour l'instant de faire bouger les pouvoirs publics sur cette question, mais j'espère que les décisions qui seront prises prendront en compte les choses qui ont été pensées durant ces workshops. La deuxième série de prototypes réalisés pour Civic City tournait autour des murs susceptibles d'être auto-construits par les habitants du quartier. Le sujet est suffisamment intéressant pour que l'on crée une petite école de transmission du savoir. Dans le cadre de l'intervention menée avec les stagiaires de la Fai Ar, une première série de prototypes regroupait des propositions diverses pour les trois gares du quartier nord, Saint-Antoine, Saint-Louis et Saint-Joseph. Le prototype le plus concluant est celui que nous avons mené autour de la gare Saint-Antoine au cours du deuxième workshop : en trois semaines, nous avons tous œuvré à montrer, *in situ*, les potentiels de transformation de ce lieu.



Belvédère implanté de manière temporaire à la Viste (Marseille, 15^e)
Journées Européennes du Patrimoine septembre 2012.
Réalisation : Ateliers Sud-Side

© Civic City.



De gauche à droite :
Prototype 1, 2013. © Civic City, Imke Plinta.
Prototype 2, 2013. © Civic City, Imke Plinta.



Pourquoi avez-vous fait le choix de travailler sur la gare Saint-Antoine ?

En analysant les différences entre les trois gares du quartier nord, nous avons compris qu'il était urgent d'investir rapidement celle de Saint-Antoine car elle allait bientôt subir des travaux de transformation. Les plans sont ambitieux et leur temps de réalisation sera long. Travailler sur ce lieu pouvait permettre d'influencer un peu le projet des pouvoirs publics. Nous avons mené des recherches autour du patrimoine et de l'histoire cet ancien arrêt postal, nous nous sommes ensuite penchés sur la question de la sécurité. Et nous avons essayé de trouver à ce lieu une fonction « d'animation du quotidien » : une pépinière d'entreprises, une place publique, une sorte de mairie de proximité qui fasse office de gare... Il s'agissait de réinventer des typologies permettant de rendre vie à un tel lieu sans que ses coûts de fonctionnement soient supérieurs à ce qu'ils auraient été dans un autre cas de figure. C'est là que l'on touche à la notion de design de service.

Quelle valeur a pour vous le prototype dans ce cadre d'intervention ?

Comme tout designer, nous avons déjà expérimenté différents types de prototypes, mais jamais en friction avec la question de la participation. Pour un designer, le prototype est d'ordinaire destiné à être réalisé ; ici, il s'agissait d'imaginer une possibilité qui devienne sujet de discussion, et éventuellement influence l'évolution des travaux de rénovation urbaine. C'est la raison pour laquelle nous utilisons la formule « utopie de proximité ». C'est une transformation radicale de l'approche traditionnelle du designer : ne pas être là pour se battre contre tout le monde afin de faire aboutir notre intention ; mais être là pour proposer un projet qui serve de catalyseur de transformation. Même si ce n'est pas notre proposition qui se réalise, il reste pour moi prioritaire que des choses se concrétisent. Nous avons eu plusieurs promesses concernant le Belvédère. La lutte continue pour le chemin du cimetière. Nous sommes aujourd'hui persuadés que la population en a envie, nous avons peut-être allumé une étincelle là ou d'autres ne souhaitaient pas qu'on la mette... C'était aussi notre volonté : ne pas uniquement répondre à des commandes, mais être suffisamment libres dans l'analyse des problématiques pour proposer des choses qui ne soient pas pré-souhaitées par les aménageurs.

Quelles relations ont été nouées avec les habitants ?

Le temps qui nous a été donné pour mener notre intervention a été trop court. La discussion avec les habitants s'est faite en deux jours, de manière très rapide. C'est un peu un échec à ce niveau là, mais nous n'avions pas le choix. Nous avons mis au point une exposition, des moyens de référer de ces choses-là, et nous allons essayer d'échanger sur le sujet avec les habitants dans les prochains mois. Certaines choses ont changé et les aménageurs ne pourront pas l'ignorer.

Qu'en pensent les décisionnaires ?

Nous avons noué de très bonnes relations avec Marseille Rénovation Urbaine pendant deux ans. Nous avons sensibilisé un certain nombre d'élus, d'autres ont clairement fait montre d'une opposition. L'époque est un peu difficile, en raison des élections municipales, les élus ne se risquent pas à prendre des décisions. Mais on ne va pas les laisser tranquilles.

Quelles relations avez-vous noué avec les autres Quartiers créatifs, tenus majoritairement par des artistes ?

Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois. Le plus intéressant a été la conjugaison de tous ces savoir-faire différents et travaillant à des échelles temporelles différentes : l'urbaniste sur des dizaines d'années, l'architecte sur des années, le designer sur un temps plus court, l'artiste du spectacle vivant qui cible l'événementiel... Ces rapprochements ont été l'une des richesses de nos workshops.

Quelles évolutions préconiserez-vous pour améliorer le processus des Quartiers créatifs ? La participation d'autres corps de métiers serait-elle souhaitable pour lier un rapport aux habitants sur un temps plus long ?

Ce serait un désastre si l'opération ne se poursuivait pas au-delà de 2013. Je suis enclin à aborder ces questions de manière interdisciplinaire, mais il faut préserver une certaine liberté, ne pas académiser le processus. En ayant une approche aussi légère et poétique, nous sommes capables d'ouvrir des voies qui restent inaccessibles aux métiers exclusivement concernés par le fonctionnel. La dimension symbolique me paraît être un outil excessivement important.

GARE SAINT-ANTOINE

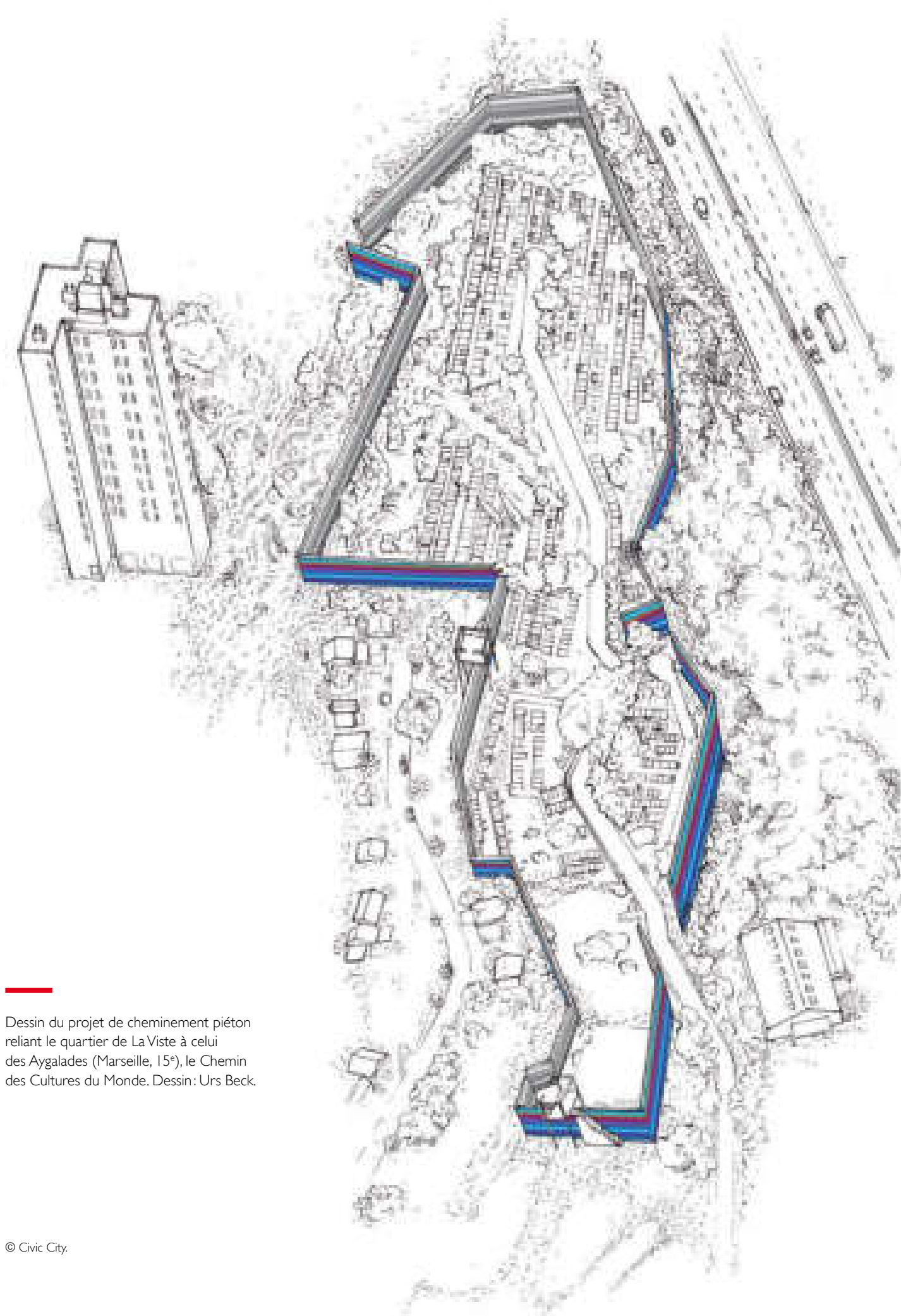


Proposition de transformation de la gare de Saint-Antoine (Marseille, 15^e) issu du Chantier européen des Arts de la Rue – 26 août au 14 septembre 2013 organisé par Civic City et la FAI AR – Direction artistique: Ruedi Baur, Imke Plinta, Giulio Vinaccia (Civic City) et Pierre Berthelot (Générik Vapeur). Accompagnement technique: Ateliers Sud-Slde

LE CIMETIÈRE DES CULTURES DU MONDE



© Civic City, Carmen Grisolina.



Dessin du projet de cheminement piéton
reliant le quartier de La Viste à celui
des Ayalades (Marseille, 15^e), le Chemin
des Cultures du Monde. Dessin: Urs Beck.

© Civic City.

LA VRAIE VALEUR DU PLAN D'AOU

Bank of Paradise

/ Marie Christine Loriers

Au Plan d'Aou, Jean-Luc Brisson a imaginé une « Banque » dont les billets, dessinés par les habitants, permettent l'échange des représentations de la cité portées par chacun.



Soriane Ousseine, jeune habitante du Plan d'Aou, inauguration du verger de la Bank of Paradise lors d'un goûter convivial et festif (Plan d'aou – 27 mars 2013)



© Bank of Paradise.

bank of paradise

01 plateau

Fausse monnaie, vraies valeurs? Jean-Luc Brisson connaît bien le Plan d'Aou, ce « quartier Nord », Marseille 15^e. Cet artiste, paysagiste, écrivain, directeur de l'antenne de l'Ecole nationale du Paysage à Marseille, y avait déjà vécu, en résidence d'artiste à la Gare Franche. Pour Quartiers créatifs, il y est retourné, décidé à ne pas y importer son œuvre personnelle, et conscient de « la responsabilité, de l'ambiguïté d'une résidence d'artistes dans ce quartier en difficulté. Que peut-on faire véritablement? Tout est difficile, délicat, fragile. On manipule du territoire, du rêve, des frustrations... Comment fabriquer du plaisir, du désir? »

« Le Plan d'Aou, Jean-Luc Brisson le dit, est un paradis qui flotte au-dessus de la ville. » Là-haut, au bord du plateau, dominant la rade de l'Estaque, à 10 km du centre, à 6 km d'EuroMéditerranée, et un peu moins encore du géant commercial « Grand Littoral », il porte les stigmates de l'urbanisme des occasions manquées. En 1970, on construisait 900 logements, en barres indigentes, sans balcons. Entre elles, le vide, la terre battue. Mais il y a la nature, le site. Et un belvédère qui vous fait milliardaire de ciel et de mer, une garrigue-jardin où les habitants accrochent leur hamac aux heures où brûle le béton. Mais. « La cité connaissait, depuis ses origines, de graves désordres techniques (...) son isolement contribuait à stigmatiser le site » constate en ces termes le site du PRU, le Plan de rénovation urbaine de la ville de Marseille. Dès 1989 ont lieu les premières démolitions de ces logements sociaux « obsolètes ». Le renouvellement urbain est lancé. Pour le désenclavement, il faudra attendre 2013, que deux lignes d'autobus rejoignent la cité, et que se réveille la vieille gare Saint-Antoine, desservant aussi la cité des Aygalades (autre Quartier créatif tout proche). C'est

que le site va changer: 258 logements seront démolis, 145 reconstruits, les habitants des autres relogés ailleurs. On va restructurer les voies, reverdir, créer des équipements et services. Et pour la sacro-sainte mixité sociale, 400 logements en promotion privée et des commerces sont programmés. La valeur monte!

Comment Jean-Luc Brisson en est-il venu à inventer, ici, avec les habitants une « Bank of Paradise », avec ses guichets, et sa monnaie, son foncier et son (im)mobilier? Bien évidemment, il ne met pas littéralement en relation les enjeux économiques qui, ici, croisent les enjeux sociaux. L'intention de l'action Quartiers créatifs, ici comme là, est de « poser la question de l'appropriation par les habitants des aménagements réalisés », et au cœur de cette question, celle de l'espace public. Le projet a débuté par une « imprégnation, une empathie avec les habitants ». Il y a ici un conflit territorial fort. La « résidentialisation » annoncée du quartier, en effet, modifie singulièrement les usages de l'espace public. En particulier, les habitants ont tout récemment vu se dresser un mur qui les sépare d'une résidence en construction – qui parlait de désenclavement, de mixité sociale? De plus, le mur occulte la libre vue sur le panorama qui est comme leur propriété collective. « Ce mur distille de l'incompréhension. Les gens ne comprennent pas le projet de rénovation, ils ne le voient pas, et finissent par s'en désintéresser, le repousser en bloc. »

Le belvédère, comme le petit bois oublié sont des lieux vitaux: « Les gens apportent leurs chaises, leurs bancs, le hamac pour la sieste. C'est là, sous un arbre, que j'ai commencé le travail. Rien ne donne autant confiance qu'un type qui fait la sieste avec

La vraie monnaie, c'est celle que l'on trouve par terre.

vous... » Les figures-clichés de la désolation changent de sens. Beaucoup deviennent des figures d'utilités quotidiennes: « une voiture sans roue et sur cales? On s'aperçoit que quelqu'un est en train de la réparer, et on discute très vite mécanique ». « Ici, la question du foncier est importante, celle de l'espace public, privatisé, commun ou communitarisé, celle de la propriété, de la gestion, de la décision. Chaque morceau du plateau appartient à quelqu'un. Nous avons vite compris, qu'en tant qu'artistes, nous ne pouvions pas faire grand-chose, d'emblée. Il fallait développer la faculté d'improviser. Nous nous sommes engagés auprès des bailleurs sociaux à faire du provisoire, du réversible. Et le faire avec les habitants. »² Diogène le Cynique, faux-monnayeur de la philosophie, est le maître à penser de Jean-Luc Brisson lorsqu'il dit que la vraie monnaie, c'est celle que l'on trouve par terre... « Le sol du Plan d'Aou est un casse-tête pour les aménageurs, c'est aussi la vraie valeur pour les habitants. Alors, nous est venue l'idée de faire un jeu sur l'économie, sur la richesse, sur l'échange des valeurs ». Ainsi est née l'idée d'une « banque » au Plan d'Aou.

La banque de ce paradoxal paradis s'installe: artistes, habitants enfants et adultes, construisent des tables pour dessiner, des chaises pour s'asseoir, un guichet pour échanger, des chaises longues pour le repos. Et on fabrique des billets! Chacun dessine ce qu'il voit de son quartier, enfants et adultes, seuls ou en associations. On terrasse, on aplanit les tas de gravats à la pelleuse. On met en branle-bas de combat la fabrication. Les dessins sont reproduits au format dollar. La planche tourne. L'agent pleut, les billets s'envolent. Inflation. Nous rattrapons le réel, la crise, Lehman Brothers, la BCE. Le film de Robert Guédiguian, tourné en 1992, *L'argent*

fait le bonheur, est projeté ici même, gratuitement, la fête se complète d'un banquet. Sur la pente, on a rétabli des murets, un jardin a pris forme avec l'aide de tous. Un verger a été planté dans le terrain dit « le Trou Perdu ».

« Tout, cependant, n'est pas facile: certains enfants ou adolescents qui avaient participé activement à la construction se sont transformés en démolisseurs, un site a été incendié... Mais finalement, n'est-ce pas normal? N'est-ce pas une autre façon de jouer le jeu que nous avons proposé? Et c'est aussi ce qu'ils voient autour d'eux. Le pouvoir, la fascination de l'argent, la sape, les marques, la violence, y compris celle des décisions d'aménagement urbain qui échappent aux habitants... ».

« Le fait de fabriquer des billets au format, avec la texture de vrais billets, a été important. Les enfants se les échangent, ils éprouvent du plaisir à les toucher. Du dessin à la manipulation théâtralisée de la monnaie, passe un jeu collectif et partagé. Les aménagements qu'ils ont fabriqués et installés avec nous ont rendu plus évidentes les mythologies latentes attachées aux lieux. » L'exposition des billets valorise les représentations multiformes de ce territoire. Ce sont sans doute ces éclats de conscience qui demeureront le plus longtemps. Les artistes et les habitants n'ont pas réalisé de projet participatif d'aménagement à proprement parler – on explore ici un tout autre registre. Par contre, ils ont mis en circulation des valeurs durables, vivantes: la conscience de son environnement, l'échange. L'idée que la parole peut communiquer. Un système critique. Une passerelle à péage métaphorique pour traverser l'abîme d'incompréhension où ne devraient jamais sombrer les quartiers.

Une partie de l'équipe de la Bank of Paradise devant la planche à billets.
© Bank of Paradise.



LE PARTAGE DES FORMES

/ Marianne Dautrey

Après trois années pleines passées à la cité de l'Abeille de la Ciotat accompagnée d'un collectif d'artistes, danseurs, cinéastes, plasticiens, et peintres, Martine Derain a mis « à l'œuvre » cette cité peuplée d'anciens ouvriers des chantiers navals, aujourd'hui fermés, et en a fait un véritable laboratoire de formes.



Compagnie Ex Nihilo, Apparement,
ce qui ne se voit pas © Anne Le Batard

Faire parler les hommes, aussi bien que les pierres et les bâtiments qu'ils ont construits.

« Démarré dès 2011, le programme Quartiers créatifs installe des artistes en résidence au cœur d'une quinzaine de quartiers en rénovation urbaine sur tout le territoire de la Capitale [européenne de la culture]. Il s'agit de produire des objets ou des actions dont l'élaboration des formes sera partagée avec les habitants. Ce programme de recherche et de création artistiques, lancé au cœur du mouvement de rénovation urbaine, doit pouvoir questionner, infléchir ou compléter le processus d'aménagement tout en invitant les habitants à s'approprier pleinement leur espace public en contribuant à sa transformation. » Énoncé en des termes volontairement formels afin de laisser les artistes libres de l'interpréter à leur gré, le programme met l'accent sur la recherche comme processus collectif et partagé, plutôt que sur l'œuvre. Conçu, en outre, comme une démarche d'accompagnement d'une « rénovation urbaine », il vise en priorité la participation du public local concerné. Accéder à un « partage des formes » est son but déclaré. Ici, le travail de Martine Derain donne à comprendre, autant pratiquement, théoriquement que politiquement, toute la portée de cette ambition.

Sans doute le choix de Martine Derain pour la cité de l'Abeille à la Ciotat semblait-il évident. D'une part parce qu'artiste éminemment plurielle – photographe, éditrice (Les éditions commune), plasticienne et « chercheuse » en architecture/patrimoine – Martine Derain est déjà un collectif à elle toute seule. D'autre part parce qu'elle revendique depuis longtemps l'inscription de ses actions comme de ses œuvres au sein de l'espace public. À l'issue d'un travail mené en 2004 avec les habitants de la rue de la République à Marseille, dans le cadre du chantier de réhabilitation de cette même rue, elle écrivait : « J'ai choisi, dès le début de mon activité, l'espace public comme lieu de travail et de création (non pas contre le musée ou la galerie, mais comme un autre espace de l'art – dans le mouvement de la ville). Ce choix exige l'inscription de ma pratique dans de multiples désirs : le mien, celui du commanditaire ou celui du passant. » Que se soit en Palestine, où elle est intervenue en 1998, ou sur le chantier de la rue de la République (2004), Martine Derain collecte des histoires passées sous silence, des images non vues ou

non montrés, des paroles non entendues ou non exprimées, elle en documente l'histoire, leur invente de nouvelles formes, de nouveaux circuits, de nouveaux relais leur permettant de traverser les frontières brandies par le politique et d'accéder à leurs destinataires, au sein même de l'espace public. Martine Derain fait parler les hommes, aussi bien que les pierres et les bâtiments qu'ils ont construits. Et c'est de cela dont il est encore question dans son travail à la cité de l'Abeille à la Ciotat.

Mais, à la cité de l'Abeille, Martine Derain n'a pas œuvré seule. D'autres artistes l'ont rejoint au travail : Raphaëlle Paupert-Borne, qui pratique le dessin rapide, la peinture tout terrain, le chant et le cinéma ; Suzanne Hetzel, photographe et écrivain. Des collectifs également : les danseurs et chorégraphes de la compagnie Ex Nihilo – Jean-Antoine Bigot, Anne Le Batard, Corinne Pontana, Rolando Rocha et Marie-Pierre Galus – qui eux aussi utilisent l'espace public comme scène de leur danse, reprenant, détournant, heurtant dans leurs mouvements et dans leur chorégraphie, autant le cadre architectural dans lequel ils interviennent, que les gestes des passants ou plus généralement ceux de nos sociétés ; le collectif Film flamme, sorte de coopérative à la fois laboratoire et école, où cinéastes, ingénieurs-son et monteurs mettent en commun leurs compétences et leur matériel au sein d'une structure qui est aussi un cinéma : le Polygone étoilé à Marseille. S'y retrouvent notamment Jean-François Neplaz, Stéphane Manzone, Sara Millot, Julien Gourbeix, Cyrielle Faure, Michel Kania, Céline Bellanger, Yann Vu, Aaron Sievers, Fateh Mezlef... et leurs invités, musiciens, architectes, chanteurs... Et, peu à peu, les habitants de la cité de l'Abeille sont venus grossir le nombre des artistes : Gilberte Mannu, Giuseppe Secci, Sami, Foued, Nino, Mohamed, Inès, Sofiane, Sophien, Ali, Miloud, Sarah, Marie-Louise Zoro et Christophe Cornacchia, Tahar Saïdouni, Daniel Lefèvre et les joueurs du club de la Joyeuse Boule de l'Abeille, Mohamed Boucherit, Angèle et les dames de Fardeloup, et les enfants de l'école de l'Abeille, et les *beat-boxer*, et la jeune pianiste... Accompagnée de ces artistes et citoyens, Martine Derain semble avoir réussi ce tour de force de concentrer au

sein de la petite cité de l'Abeille, subitement transfigurée en laboratoire, l'ensemble des différents rythmes, modes d'existence et formes des actions artistiques mis en œuvre à l'échelle de toute une région par Marseille-Provence 2013, Capitale européenne. Elle a additionné, conjugué, articulé ensemble différents temps, rythmes, régimes de visibilité – allant de la performance, de la marche ou de l'action jusqu'à l'œuvre elle-même –, en les faisant coexister les uns à côté des autres, jusqu'à troubler et faire trembler les modes et la nature des uns et des autres. Les interventions des danseurs de Ex Nihilo, véritables performances qui surgissent dans la rue ou d'autres espaces de la cité, à l'insu de tous, et disparaissent de manière tout aussi inopinée ; se dédoublent, à la fois suspendues et infiniment répétées sur des photographies ou dans des films. Car l'effet des enregistrements et des traces cinématographiques n'est pas de fixer mais, au contraire, de démultiplier, de diffracter, de déconstruire à l'infini. Les films eux-mêmes, projetés sur les immeubles de la Ciotat, se fondent dans les architectures tandis que, avec eux, les corps des acteurs-danseurs se dissolvent dans les murs, tout comme ils disparaissent physiquement à chaque fois dans la rue au milieu des autres passants ou des habitants de la cité. À un autre niveau, les peintures de Raphaëlle Paupert-Borne se prolongent dans des films ; de même les photographies de Suzanne Hetzel débordent dans ses propres récits. Quant aux travaux que Martine Derain réalise elle-même à la cité de l'Abeille, ils n'échappent pas non plus à cette hybridation : ses « balades » ou « parcours critiques » qui, menés par un récit historique, ressemblent apparemment à des visites guidées de la cité, relèvent pourtant parfois plus de la performance, lorsqu'ils sont discrètement accompagnés par les pas dansés – un peu en marge et cependant très présents – de Jean-Antoine Bigot, dont on aperçoit, au loin, au fond d'un stade, la silhouette qui se tord, se heurte contre un mur, l'escalade, dégringole, tournoie sur elle-même, ou celle de Anne Le Batard qui virevolte ou roule sur ce qui reste des anciennes rails des chantiers navals de la Ciotat en passe de devenir « promenade ». Mais ces « balades » pourraient aussi être

vues comme un film constructiviste. Se déploient, sous les yeux et les pas des visiteurs, des plans panoramiques de la cité, qui la révèlent au loin, dans le silence des alentours, sous ses atours les plus beaux. S'ensuivent des travellings le longs des rails et des rues jouxtant l'Abeille, à l'issue desquelles surgissent des plans rapprochés sur certains bâtiments qui font résonner la structure d'ensemble et permettent des plongées dans les intérieurs, celui du club de pétanque lyonnaise, la Joyeuse Boule, ou ceux d'habitants, mais aussi des flashes-back dans l'histoire et la mémoire de ces lieux et ces êtres... Elles racontent une histoire d'architecture et d'hommes, celle des rapatriés d'Algérie arrivés au début des années 1960, celle des Harkis qui avaient été parqués, vingt ans durant, dans des camps surveillés par d'anciens SAS en plein milieu de la forêt, et ont finalement été logés à côté de l'Abeille, celle des ouvriers des chantiers navals, etc... À l'Abeille donc, toutes les formes de la création contemporaine sont présentes, dialoguent et se contaminent. Toutes sauf une. Celle du bâti. Et pour cause. À l'origine du plan de rénovation de la cité de l'Abeille, il y a une série de destructions en chaîne. Lente reconversion d'un territoire industriel abandonné, celui des chantiers navals de la Ciotat qui, sur une décision européenne, furent progressivement démantelés à partir de 1978, et plongés dans une lente agonie jusqu'à leur fermeture définitive au début des années 1990. Une première destruction donc, massive celle-là. La cité de l'Abeille en porte la marque : ses habitants, ouvriers des chantiers navals pour 90 % d'entre eux, furent mis au chômage. La ligne de chemin de fer, qui passait le long de la cité pour acheminer matériaux et hommes jusqu'aux chantiers, désormais, à moitié démontée pour être réaménagée en « promenade », se fond en ruines industrielles. Deuxième destruction. Enfin, c'est le premier immeuble de l'Abeille, dit « le Vieil Abeille » dessiné et construit en 1956 dans le cadre de l'« Opération million »¹ par Georges Candilis, architecte, collaborateur de Le Corbusier, pour loger les ouvriers des chantiers navals, qui s'apprête à être rasé pour laisser la place à deux autres tours permettant la densification de l'habitat. Les protestations des



Ryan et Miloud dans *L'Abeille de Déméter*, un film de Raphaëlle Paupert-Borne



Gilbert Beaussier © Martine Derain



Sami © Martine Derain

habitants n'y feront rien. Ce sera la troisième destruction. De ces destructions en chaîne, Martine Derain fait son matériau. « *Qu'est qu'on détruit là, sinon du logement populaire et le seul dans cette cité qui ait une valeur patrimoniale. Avec lui, c'est tout un pan de l'histoire des logements populaires que l'on efface, avant même que cette histoire ait jamais été écrite.* », dit-elle à propos de la destruction du Vieil Abeille. Martine Derain interprète alors la commande des Quartiers créatifs à rebours de ces destructions appelées « rénovations » et remonte l'histoire à l'envers pour opérer un retour sur des origines en passe de disparaître définitivement: « *Etre au point d'origine, et filmer en accéléré jusqu'à aujourd'hui. Ou en marche arrière. Bref courir le temps... La porte est ouverte, la voix est libre.* » Ces « balades » se prolongent dans son film réalisé avec Jean-François Neplaz, *De loin en loin*, où elle revient sur les traces de Georges Candilis, premier architecte de l'Abeille. Elle revient sur ses premières constructions, au Maroc, à Casablanca, mais aussi sur ses rêves architecturaux

qu'elle déduit de photographies de bidonvilles aux abords de Lima, retrouvées dans ses archives, ou qu'elle révèle en filmant Raphaëlle Paupert-Borne, chantant le dessin rythmé des façades du Vieil Abeille. Sa démarche artistique s'inverse, elle aussi. Il ne s'agit pas d'inventer des formes mais, comme l'écrit Martine Derain dans son « Carnet de bord », d'exhumer, à l'image d'un geste d'archéologue, des « *formes préalables même à notre présence. Formes inscrites dans l'air de la cité, dans le geste de ses habitants, dans la structure de ses bâtiments, l'écorce de ses arbres. Formes que nous avons prolongées d'un rien, un trait de crayon, un mouvement de caméra, le déclenchement d'un appareil photo...* ». Jean-François Neplaz lui emboîte le pas dans un magnifique film en montage alterné où il revient sur la destruction première, celle des chantiers navals: l'on voit, sur fond sonore de catastrophe, les danseurs de la compagnie Ex Nihilo intervenir sur le vieux port de Marseille ou sur ce qui reste des chantiers de la Ciotat, et des extraits d'archives

(vidéo) filmées par Neplaz lui-même montrant des ouvriers « occupant » le chantier un 24 décembre 1991, pour lutter contre sa fermeture, tout en discutant de cinéma, d'opéra. *Si elle tomber...* est le titre de film. Ainsi, on le comprend, partager les formes, les hybrider, les contaminer et les faire dialoguer est aussi une manière de les frotter à l'histoire, au réel, de les ouvrir à l'autre, de permettre les échanges entre artistes et habitants. Ces circulations d'images, de paroles, de gestes, en soi inquantifiables, informent le réel cependant, en ce qu'elles fondent une histoire de regards (de « *points de voir* », dit Martine Derain, qui cite Fernand Deligny) et articulent à la grande Histoire, celles, individuelles, des habitants de la cité, au moment précisément où elles sont en train d'être effacées: « *Les seuls à croire au monde, ce sont les artistes. La persistance de l'œuvre d'art reflète le caractère persistant du monde* », écrivait Hannah Arendt. Mais ces formes informent aussi le réel en ce qu'elles modifient la perception et, ce faisant, lui confèrent

ou en révèlent un nouveau visage jusqu'ici invu, non perçu. De même, Aaron Sievers révèle, dans son petit film *Tatlin*, le rêve de Lombardo Livaro, ancien ouvrier des chantiers, de construire là le monument à la III^e Internationale: regardez bien, nous dit Livaro, il y a dedans la grue, la double hélice des chemins de fer et la coque d'un paquebot: elle dit notre histoire. Ce sont aussi les plans plus réalistes, mais non moins poétiques de Jean-François Neplaz (*Chroniques Super 8*) et de Sara Millot (*Imago Mundi*) où, sous l'effet du vent, un feuillage se soulève, des vêtements étendus se mettent à danser, à parler presque.

1. Il s'agissait alors de construire des habitations à un million (en ancien franc), c'est-à-dire le moins cher possible.



Performance « Cayollywood »
réalisée avec les habitants du
quartier de la Cayolle dans
le cadre de PARCE QUE
(juin 2013). © Stefan Shankland.

LA VILLE HORS- CHAMPS

Entretien avec Stefan Shankland

/ Propos recueillis par Julie Bordenave

Pratiques Artistiques / Réalités Complexes :
à l'enseigne du projet PARC, sur les
Hauts de Mazargues à Marseille, Stéphane
Shankland retrace l'histoire du quartier
et fait émerger des propositions pour
modifier le réel, en agissant sur les
perceptions des uns et des autres.

Dans les Hauts de Mazargues, le plasticien Stefan Shankland s'est entouré des artistes Erik Göngrich, Boris Sieverts et Benjamin Foerster-Baldenius (Raumlabor Berlin) pour imaginer *PARC (Pratiques Artistiques / Réalités Complexes)*: une liste de 101 propositions, puisant dans le patrimoine méconnu du quartier, visant à raviver une mémoire, décloisonner des frontières, appeler de nouveaux usages. Deux d'entre elles ont fait l'objet de prototypes à échelle 1 : le Bar du Rond Point, espace de convivialité en matériaux éphémères, et la Pierre Tombée, sculpture en plâtre à multiples facettes.

Connaissez-vous Marseille avant le projet *PARC*?

Pas du tout. Je savais seulement qu'il s'agissait d'une zone urbaine sensible. Ce qui m'a le plus marqué en arrivant, c'est de ne rien comprendre. Le territoire ici est compliqué, les autorités ont fait un découpage politique de manière à placer une zone de rénovation urbaine dans les quartiers sud de Marseille, deux cités en l'occurrence, à l'opposé l'une de l'autre, La Cayolle et La Soude. Ces deux petites poches de grande fragilité sont séparées par une zone résidentielle avec villas et piscines, zones d'activités qui marchent bien, grosses entreprises, immeubles appartenant au Parc du Roy d'Espagne. Toutes les représentations préalables que j'avais du quartier et mes repères urbanistiques ont été bousculés. Plusieurs logiques territoriales se jouxtent sans se connecter, ni géographiquement, ni socialement. Seul un certain nombre d'ingrédients de base ont unifié notre expérience et ont permis de rendre le territoire à nouveau cohérent: les rochers, les arbres, les murs, l'eau... le feu... Des éléments très basiques qui prennent des formes différentes. A partir de là, nous avons constitué le concept de *PARC*, avec le « R » à l'envers.

Pouvez-vous me resituer le cadre de votre intervention à La Cayolle?

Au bout de dix-huit mois de recherches-actions dans le quartier de La Cayolle, nous avons réalisé qu'il était invisibilisé d'y créer une œuvre d'art pérenne. L'approche néo-colonialiste, consistant à placer une œuvre dans un quartier, ne nous correspondait pas... Paradoxalement, l'idée d'une œuvre temporaire a été mal reçue par certaines associations. Créer un débat autour de nos 101 propositions pour le quartier était pour nous le plus important. Il s'agit

d'une somme d'idées irréalistes ou surréalistes, faisables ou totalement infaisables. Ensuite nous nous sommes donné quatre semaines pour mettre ces propositions à l'épreuve du réel, sous la forme de discussions publiques ou sous la forme de prototypes à l'échelle 1. On a ensuite observé ce qu'il en advenait, de manière totalement ouverte, en essayant le plus possible d'impliquer les habitants. Ce fut le cas pour le Bar du Rond Point par exemple, pensé comme un espace public où l'on puisse se poser, discuter, se rencontrer... La Cayolle est un quartier extrêmement cloisonné, les gens appartiennent à telle catégorie, telle origine, ou telle religion et se parlent finalement assez peu.

J'ai appris qu'en amont, il avait été nécessaire de mener des négociations avec les dealers du quartier

Oui. On touche vraiment à la réalité du quartier ici. Des figures fortes ont fait l'interface entre nous, les artistes, et les habitants. Les dix-huit mois de recherche-action ont permis de créer un projet en interaction avec les habitants. Au départ, dans le quartier on s'est fait bizuter un peu, et les jeunes disaient « *il y a des allemands, ils nous ont envoyé la police européennes car la nationale est pas assez forte* ». Puis une confiance s'est installée, notamment grâce à la présence des mamans sur le chantier que nous avons organisé, et aux ateliers de Boris Sieverts dans les écoles. A la fin, la présence d'étrangers était perçue de manière plus positive et une habitante nous a dit « *il faut qu'il y ait des gens d'ailleurs pour qu'enfin on nous comprenne, on nous entende un peu...* » Les Quartiers créatifs ne peuvent fonctionner que s'il y a du temps, et donc des moyens, pour investir des temps longs... Dans les quartiers, il est très difficile d'intervenir de manière ponctuelle; pour construire la relation de confiance, il n'y a que le temps...

Comment vous-êtes vous lancés à la découverte de ce quartier pendant ces dix-huit mois?

Arpenter les rues, se promener, découvrir des choses en se perdant... Tous les moyens étaient bons pour faire l'expérience de ce quartier, expérience que nous avons ensuite « augmentée » en rencontrant des experts – habitants, des urbanistes, des travailleurs sociaux, des historiens. Nous avons recueilli des informations sur l'histoire de ce territoire: celle du camp du Grand Arenas, ¹ essentielle et pourtant peu visible; celle de certaines familles habitant



Le Bar du Rond-point – Performance
« Chez toi » dans le cadre de PARCE
QUE (juin 2013). © Erik Goengrich.

ici depuis trois générations, et très différente de ce que l'on peut lire dans les médias... Le quartier ne se résume ni à l'histoire un peu dramatique du Grand Arenas, ni à l'histoire très médiatique de La Cayolle. Il y a plein d'autres histoires ici. Il était absolument nécessaire pour nous de développer le plus de points de vue possible. Par exemple, dans ce quartier, la problématique du rapport ville/nature est centrale.

Vous avez ainsi identifié ce rond point, en face du centre commercial Leclerc de Sormiou, comme un point névralgique, un possible endroit de croisement...

Nous avons effectué ici plusieurs tests au mois de novembre. Nous avons par exemple installé un hauban avec quatre affiches, et un artiste est resté assis à cet endroit pendant deux semaines. Nous avons identifié cet endroit comme stratégique: les habitants y passent en voiture pour se garer, ceux qui vont à la prison des Baumettes le traversent pour retourner à Mazargues, ceux qui vont au centre Leclerc –

qui est un peu le seul « espace public » du quartier – aussi. Tout le monde s'y arrête lorsqu'il s'y passe quelque chose. Ce rond point est un espace de proximité et il est aussi particulièrement visible de loin: autant de raisons pour que cet endroit fasse potentiellement « espace public », sauf que l'on est sur un terrain privé qui appartient à M. Paget, un promoteur immobilier. Il a été néanmoins assez simple de lui faire comprendre que nos activités étaient réversibles, ne bloquaient pas ses ambitions futures, et qu'elles seraient plutôt bien perçues.

Votre ambition était-elle d'essayer d'entériner un nouvel usage de ce rond point? D'en faire ultérieurement un lieu de sociabilité pérenne?

Non, car je n'adopte pas la posture de l'artiste militant qui se positionne aux côtés des populations défavorisées pour les pousser à faire des choses qu'elles n'ont même pas demandées. Nous voulons tester des choses, pas les décréter

Nous voulons rendre manifestes des manques et des potentialités.

ni les imposer. En disant « *d'un point de vue architectural et plastique, nous sentons que cet espace a un intérêt, un sens, une dynamique, il présente une vue qui n'existe pas ailleurs* », c'est ce que nous faisons. Si quelque chose doit réellement se passer à cet endroit, c'est aux personnes qui ont la mission de le faire, de le rendre possible, en militant, montant des associations, en faisant pression politiquement. Nous voulons uniquement rendre manifestes des manques ou des potentialités. A part au centre Leclerc où les gens peuvent se croiser, tous les espaces du quartier sont fermés. Le rond point est un espace ouvert avec un côté pergola qui suscite des rencontres.

Le Bar du Rond Point est une des 101 propositions, comme la Pierre Tombée, dont vous aviez entendu parler, comme une sorte de légende urbaine...

En nous rendant sur le lieu de la pierre tombée nous avons eu le sentiment que cet endroit avait, non seulement des qualités esthétiques, paysagères et plastiques – nous sommes dans un endroit unique, au milieu des calanques – mais aussi symboliques. Ici, à La Cayolle on a l'impression d'être au bout du monde, quasiment à la campagne. On ne sait même pas très bien où est Marseille, il paraît qu'il y a la Méditerranée quelque part, mais on ne l'a jamais vue. Et pourtant, il suffit de monter 500 mètres plus haut, à la Pierre Tombée pour avoir une vue sur tout Marseille: le port, la Bonne Mère, la Méditerranée. Tout à coup on comprend que l'on est connecté à une ville, une métropole, à la civilisation et on prend réellement conscience que l'on habite Marseille. Monter à la Pierre Tombée permet également de se connecter à une autre histoire de la ville, celle du Grand Arenas, car on passe par le terrain plat sur lequel il a été construit. Aucun signe physique ne le signale, mais y a quelque chose de l'ordre d'une évidence patrimoniale à cet endroit, et lorsque nous amenons des habitants – qui sortent finalement assez peu du quartier – ils se souviennent et racontent. L'histoire, même non visible, est très présente et continue d'être vécue dans la mémoire des habitants. En chemin vers cette Pierre Tombée qui fait figure de monument presque... mystique, on retrace l'histoire du quartier et c'est quelque

chose de fort. La Pierre Tombée fait parti du patrimoine du quartier mais elle s'entoure aussi de souvenirs d'enfance pour les habitants.

La Pierre Tombée serait comme un totem ?

Oui, un peu. La légende raconte que la Pierre aurait écrasé entre une et cinq personnes – selon que le chien ait ou non sauvé le bébé. Certains nous disent que cette histoire existe juste pour faire peur aux enfants, pour qu'ils n'aillent pas jouer là-bas. Aller à la Pierre Tombée, c'est transgresser quelque chose, l'interdit des parents, les règles de la société et de la ville. C'est pour cela que j'en parle en terme de hors-champ de la ville: ce que tu ne peux pas faire, aux yeux de tous, tu peux le réaliser là-bas, où tu es soit en pleine nature, soit en plein interdit.

Il paraît que c'est là qu'on fume ses premiers pétards, qu'on donne ses premiers baisers...

... Et qu'on y brûle ses premières voitures volées! Mais on y fait aussi des pique-nique en famille, etc. il est intéressant de réinterroger les pratiques illicites et cachées de la ville en les mettant au cœur de sa démarche artistique.

Est-ce un endroit dangereux ?

Selon la rumeur, c'est un endroit un peu sinistre. De temps en temps on y retrouve une voiture cramée, la moitié de la colline a été brûlée, des encombrants sont déchargés sur place... En même temps, c'est un endroit génial, une sorte de belvédère sur Marseille. Il y règne un calme complet et on reste raccordé visuellement à la ville. J'y ai passé trois heures pour dessiner la Pierre, en choisir les facettes pour en faire cette abstraction.

Votre sculpture a donc la même taille que la Pierre Tombée originelle ?

Exactement. Nous avons modélisé la pierre en 3D, en enlevant le moins de matière possible et cela a donné ce diamant à vingt facettes. Quand elle a vu les dessins, une collégienne a dit: « *c'est un peu comme un diamant brut que vous allez tailler* », c'est tout à fait cela. Nous l'avons construite

en plâtre pour capturer la lumière de cette région à laquelle je suis très sensible. Je crois qu'il s'agissait aussi de rendre précieux, de donner valeur à quelque chose qui existe brut quelque part. A nouveau, il ne s'agit pas de produire une œuvre d'art, mais un prototype suffisamment crédible pour libérer des questions: a-t-on besoin – ou envie – d'un monument? A qui appartient-il? A quoi sert-il, que doit-il nous rappeler? Où doit-il être positionné? Et en effet, les habitants et les membres du Comité d'intérêt de quartier sont venus raconter leurs histoires, leur attachement à la Pierre Tombée. L'attachement à cette sculpture a été assez immédiat, nous avons provoqué quelque chose.

Déplacer symboliquement la Pierre Tombée de là-bas (le hors champs de la ville) à ici (au centre de la ville), avait pour but de montrer que cette Pierre n'était pas seulement un phénomène naturel, mais qu'elle était aussi porteuse de mémoires, de souvenirs d'enfance, d'une partie de l'histoire de la 2^e moitié du XX^e siècle. En la déplaçant de manière brute, on la transforme.

Un dimanche de juin, nous sommes partis du rond point jusqu'à la Pierre Tombée avec une fanfare et on a organisé un goûter. On pensait qu'il n'y aurait que vingt personnes se sentant obligées de venir, comme l'équipe de MPI3 mais en réalité plus de cent cinquante personnes sont venues, dont les habitants du quartier. Aller à la Pierre Tombée faisait sens pour tout le monde. Beaucoup étaient émus de retourner là-bas et de voir cette longue file de personnes les accompagner. Cette procession était une forme de geste, un cérémonial important.

Comment s'est faite la communication sur l'événement à l'échelle du quartier ?

Des flyers ont été distribués mais c'est le bouche à oreille qui a été décisif, notamment grâce aux travailleurs du chantier – autre projet-prototype que nous voulions tester – et aux mamans qui y ont cuisiné pendant trois semaines. Nous avons organisé un chantier de deux semaines ouvert à tous. Tout le monde pouvait nous rejoindre, même des habitants d'autres quartiers. Cela a fonctionné alors même que la valeur du travail est à la fois importante et problématique à La Cayolle.

Travailler fait sens, notamment dans le cadre des chantiers ADAP, organisés par une association de prévention de la délinquance qui propose à des jeunes d'être rémunérés pour les travaux qu'ils effectuent sur des chantiers éducatifs.

A part le Bar du Rond Point et la pierre tombée, où sont accessibles les 99 autres propositions de ce PARC ?

Sur trois semaines, une dizaine de propositions ont été vraiment testées et lancées. Une troisième proposition, par exemple, s'articule autour de la figure de la parabole, que l'on souhaiterait inscrire au patrimoine immatériel de la Cayolle. Nous nous sommes rendus compte que les photos des tonneaux constituant le bidonville du Grand Arenas suscitaient quelque chose de fort chez les habitants. Plutôt que de recréer un bidon, en souvenir, nous préférons le détour par cette simple forme géométrique qui évoque immédiatement cette histoire dont il ne reste plus de trace. Certains habitants souhaiteraient que nos projets restent. Et ce souhait signifie que nous avons touché à un endroit qui correspondait à quelque chose dans le réel, une demande, et que les habitants, les associations sont parvenus à s'en saisir. Actuellement, nous entrons dans une troisième phase: il s'agit de comprendre comment le réel a été modifié par notre action, et quelle pourrait être éventuellement la place de l'artiste dans l'accompagnement de la réalisation des propositions que nous avons faite.

Cette question se pose déjà ?

Oui, on entend certains habitants s'exclamer qu'il n'est pas possible que la structure en bois du Bar du Rond Point soit démontée le 16 juin. Alors se posent un bon nombre de questions: Où trouver l'argent pour l'entretien de la structure? Qui pourrait en être responsable? Qui pourrait accompagner la mise en place de cette réalité pérenne?

1. De 1946 à 1966, le camp du Grand Arenas a été lieu de transit pour des milliers d'émigrants juifs majoritairement maghrébins, en partance vers Israël.

JUBILATIONS POÉTIQUES

MasToc

/ Fred Kahn

Tour d'horizon en photos du projet mené par les Pas Perdus dans le quartier Mouleyrès – Griffeuille à Arles. Quelques arrêts sur image pour tenter de raconter une histoire de création artistique débordante de vie.

© photos 1 à 19: Guy-André Lagesse, Juliana Fongui.
Photo 20: Sabah Benzemouri.



Les fabricants de fantaisie débarquent à Griffeuille en juillet 2011. Dorine Julien, l'administratrice de la compagnie, est entourée de Nicolas Barthélémy (à gauche) et Jérôme Rigaud (à droite). Guy-André Lagesse, le fondateur des Pas Perdus, prend la photo. L'équipe découvre cette cité construite dans les années 1960. Un quartier périphérique, situé à l'est d'Arles, avec ses longues avenues sans âmes, fruit d'une planification urbaine peu propice à la vie sociale. Les rues semblent désertées. La première impression? « *Beaucoup de voitures et peu de piétons* ». L'alignement de bâtiments à l'architecture fonctionnelle, uniforme, dépourvue de toute ambition esthétique, impose une barrière autant physique que symbolique. Pourtant, plus de 3 000 personnes vivent derrière ces fenêtres. Autant d'aspirations, de singularités, d'idées cachées, de petites et de grandes histoires. La matière d'une œuvre. Les Pas Perdus comprennent alors, que seul un renversement de perspective leur permettra de traverser ces façades grises et anonymes.

Trois mois ont passé. Le temps de prendre ses marques, de tisser les premiers liens. Et de choisir le lieu d'action poétique: « *Un no man's land inutilisé par l'école du quartier* ». Nous sommes devant l'entrée principale de Griffeuille. Un emplacement stratégique, mais aussi un trait d'union puisque, de l'autre côté de la rue (hors cadre), s'étend le quartier pavillonnaire de Mouleyrès. Ce carré vert va devenir le terrain de jeu des Pas Perdus. Les artistes entendent créer des situations qui, tout en entrant en interaction avec l'environnement, en modifient la perception. L'idée première? Profiter du mistral qui souffle particulièrement fort ici (jusqu'à trois cent jours par an) pour tout chambouler. Un vent de folie va retourner comme un gant l'un de ces immeubles gris et donner à voir l'infinie palette des richesses intérieures. Ce nouvel édifice sera forcément tordu. Sa forme est pour l'instant hautement indéterminée. Chaque acte posé en appelle d'autres. Le projet chemine ainsi vers une destination encore inconnue.

« *Une fois posés, les conteneurs ont induit une certaine relation à l'espace que nous ne pouvions pas anticiper. Notre travail s'apparente à celui du sculpteur dans son atelier. Nous intervenons sur la matière en suivant notre intuition, mais nous devons rester attentifs aux intentions nouvelles que chaque situation peut générer. La forme apparaît ainsi au fur et à mesure.* » (Guy-André Lagesse)
Parallèlement, depuis le mois de février, le groupe a entamé son travail d'atelier avec tous ceux qui le désirent.

En juin 2012, la « Maison du projet » est inaugurée. Le nom du futur bâtiment-sculpture a déjà été trouvé. MasToc fait bien sûr écho à la réalité historique, économique et sociale du territoire. Le mas est, en effet, l'unité d'habitation et d'exploitation agricole camarguais. Quant au son « toc », il dédramatise la relation à l'objet d'art et autorise toutes les interprétations possibles... du moment qu'elles ne sont pas intimidantes. L'expérience sensible s'inscrit dans le prolongement des activités et des usages les plus quotidiens. Transitive, interactive et participative, elle facilite l'exploration des potentialités du réel. Ainsi, comme à leur habitude, les Pas Perdus ouvrent un espace convivial pour « *échanger avec les gens sur le projet à venir* ». A la buvette Au bon vent, on pratique l'art avec les autres et sans façons. Les rochers sont déjà présents. Par une vue de l'esprit, ils sont devenus l'élément essentiel d'une narration qui consiste à mettre le quartier au centre du monde... « *ou en tout cas pas très loin* ».



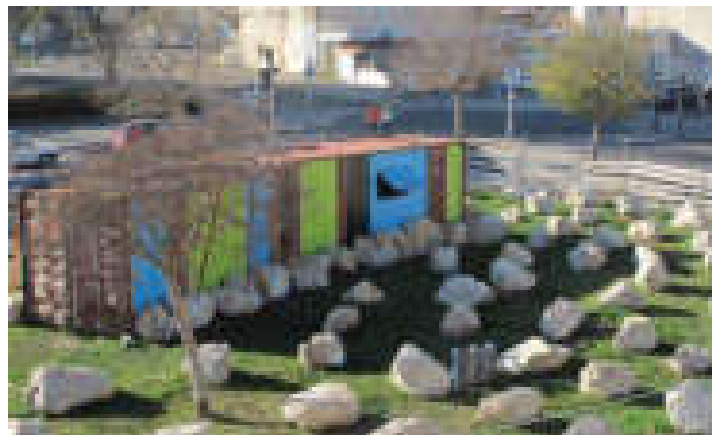
Le quartier Mouleyrès – Griffeuille est situé à l'emplacement d'anciennes carrières qui ont alimenté la construction des maisons du centre-ville d'Arles. Le joyau patrimonial a une dette envers ce quartier populaire. Les Pas Perdus décident alors de ramener symboliquement les pierres sur leur lieu d'origine. Un tel travail de titan nécessite beaucoup de bras. L'équipe trimbale son studio photo mobile un peu partout dans les rues. Les gens sont invités à se transformer en « *Atlas locaux* ». Chacun porte le monde à sa façon et apporte sa pierre à l'édifice.



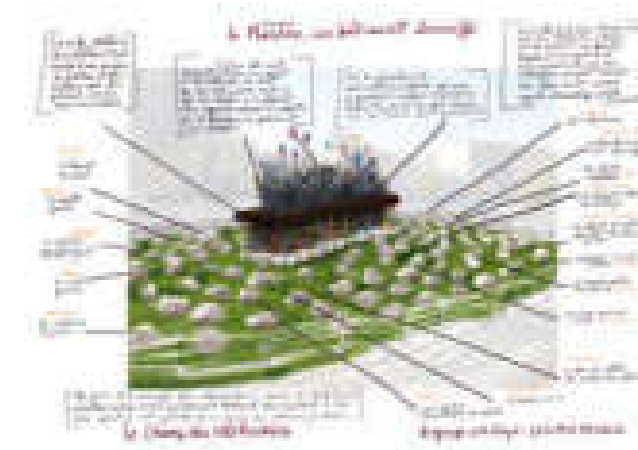
Avec cette matière, les Pas Perdus réalisent un parcours photographique. Soixante sept panneaux relient le centre d'Arles au quartier. Ces images seront exposées pendant plus de deux mois. « *De César à Griffeuille, on a trouvé un raccourci.* » Ou comment impliquer le plus grand nombre et s'adresser à la ville toute entière.



« *L'idée originale était d'utiliser les rochers pour construire les murs du MasToc. Mais cette approche a été finalement écartée, car elle était techniquement et financièrement très lourde. Nous avons opté pour une solution plus légère qui convient mieux à l'esprit du projet. Nous avons pris l'option d'investir plus de temps et d'argent dans la relation avec les gens.* » (Guy-André Lagesse)



Les rochers sont disséminés sur l'ensemble du terrain. Cette présence minérale interpelle et met en branle l'imagination. Pour certains, ces pierres d'une tonne dessinent un labyrinthe, pour d'autres, elles évoquent un champ de météores. Peu importe. Chaque rocher est porteur d'un potentiel de fiction qu'il convient de faire fructifier. La buvette a disparu, elle n'a plus de raison d'être à ce moment-là. Elle réapparaîtra plus tard et un peu plus loin. Vous avez dit projet évolutif?



Le *Champ des 100 rochers* ou comment impliquer soixante « *habitants occasionnels de l'art* » dans une démarche de création collective. La règle du jeu est simple : choisir un rocher pour son aspect, sa taille, sa couleur, sa position dans l'espace et envisager comment l'habiter. Posé au milieu du champ, comme un défi au bon goût esthétique, le *Bâtiment décoiffé* sera l'emblème de ce débordement poétique.



Pour la philosophe Joëlle Zask, la véritable participation doit combiner trois types d'expériences : prendre part, apporter une part (contribuer) et recevoir une part (bénéficier)¹. L'idéal démocratique lui-même. « *Nicolas Barthélemy, Jérôme Rigaut et Guy-André Lagesse ne se mettent pas au service des occasionnels de l'art, ni inversement. Les œuvres naissent à partir d'argumentations, de débats, de mots d'esprits, d'accords, d'arrangements, en somme par une série d'approximations pour arriver à une vraie co-réalisation.* »²



Jeannine et Guy-André Lagesse apportent leur dernière touche au Rocher-brouette...



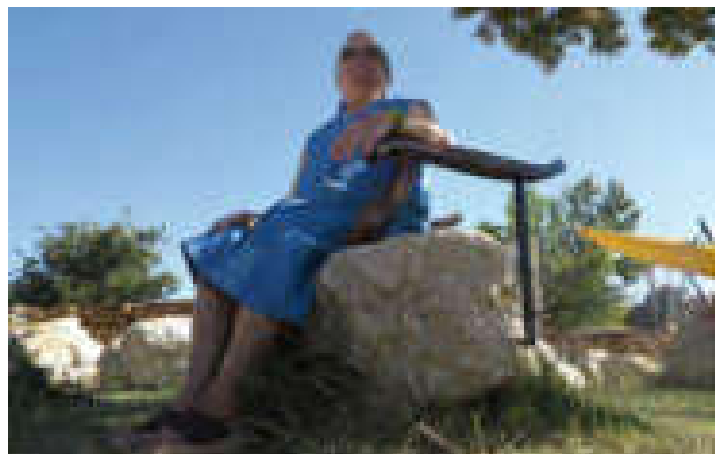
... Particulièrement confortable, l'installation tourne afin de prolonger l'exposition au soleil. Accessoirement, ce solarium fait aussi office de manège.



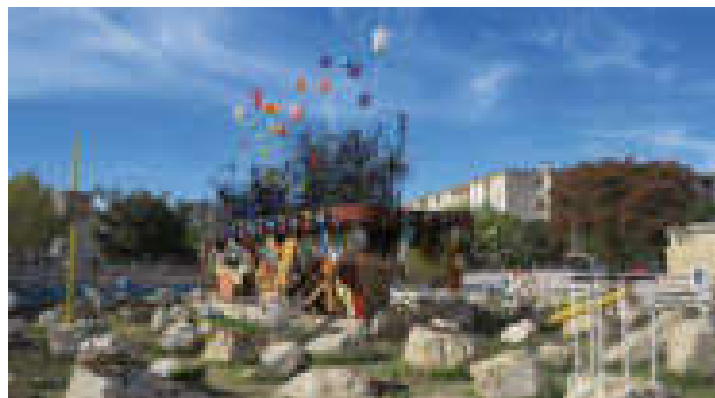
Madeleine la Bretonne, a entrepris en imagination un long périple en vélo pour rejoindre sa terre natale. Son *ready-made* en tenue de fête tient la route.



A l'arrière plan, on aperçoit le Rocher-nuage d'Amel. La jeune fille a été inspirée par ce bloc de pierre en forme de cumulus. Et de fait, la nuit, allongé dessus, on a la tête dans les nuages, dans les étoiles et dans la lune. Jean-Pierre, pâtissier de profession, a décidé d'accompagner cette rêverie en confectionnant de délicieux croissants... de lune. Ainsi, son rocher est devenu une table de travail pour préparer la pâte.



Denise semble être une femme de caractère. Son Rocher-accoudoir est épuré. Il ne comporte pas de dossier. Pourquoi? « *Parce que nous sommes le dossier de notre propre vie.* »



Rocher-nid, Rocher-sieste, Rocher fleuri, Rocher parabolique... Autant de tentatives pour exprimer poétiquement, et par le lâcher-prise, une relation au monde et aux autres. Ici, la sculpture n'occupe pas l'espace, mais coexiste avec lui. Elle est un lieu qui ne s'impose pas au regard, plus modestement, elle propose une situation et le plus souvent un usage. L'expérience sensible se développe en écho aux autres expériences de vie. Le *Bâtiment décoiffé* témoigne de la même volonté d'habiter l'espace sans le confisquer. Il est bien sûr aussi une réponse à l'aseptisation urbaine. Mais il ne délivre aucun mot d'ordre.



La tignasse en bataille du *MasToc* se remarque de loin. Ces panières à linge plantées sur des tiges en métal ne seraient-elles pas de vagues réminiscences des roseaux camarguais aux panicules touffues? En tout cas, le plastique, matériau considéré par la doxa artistique comme sans noblesse, pose ici un geste ajouré et toute en légèreté. Les saillies en fer forgé et les contreformes en métal apportent, par contraste, de la densité. Toutes ces irrptions de formes semblent découpées par le vent.

Le bâtiment-sculpture déborde d'objets du quotidien, dits sans valeurs et qui habituellement restent circonscrits à la sphère privée. Les Pas Perdus prennent un malin plaisir à faire de l'art avec très peu. « *Tous les imaginaires contenus dans les appartements, les souvenirs, les fantaisies, les coquetteries sont offerts, exposés aux yeux de tous, exposés au soleil et au mistral.* » Et puis le *MasToc* respire la vie. Des sons, des rires, des chansons s'échappent de ses entrailles. La générosité du geste tranche avec les stratégies de retrait ou de contention adoptées par beaucoup d'œuvres contemporaines.



Le site comporte aussi une « bergerie », un lieu intermédiaire pour se poser et/ou boire un verre. La buvette Au bon vent est réapparue (tout au fond de la photo). Les Pas Perdus utilisent souvent des palettes: un moyen économique pour tracer des cheminements. De par sa proximité avec le centre antique d'Arles, cet espace peut évoquer un site archéologique. Mais dans un autre contexte, d'autres images viendraient à l'esprit. L'environnement influe sur les interprétations possibles. D'ailleurs, pourquoi ce lieu se nomme-t-il bergerie? A cause des moutons de la Crau. L'immense plaine commence juste derrière le quartier. Guy-André Lagesse: « *Ainsi disposés, les rochers font penser à un troupeau de moutons. La nuit quand il n'y a plus personne sur le site, ils retournent à la bergerie.* »



Octobre 2013, le site est revenu à son état initial. L'élan de création artistique initié avec les habitants du quartier n'aura pas de prolongement. Retour à la normal pour Griffueille? Certes, mais reste à définir la normalité. Guy-André Lagesse, on s'en doute, préfère parler de potentialité: « *Nous avons mis en place un environnement qui a permis aux gens d'expérimenter leur faculté à déborder des cadres. Cette dynamique est acquise, elle est inscrite en eux. Et comme elle apporte un sentiment de liberté et de plénitude, il est très possible qu'ils l'exercent à nouveau.* » A la moindre occasion.

1. Joëlle Zask, *Participer, essai sur les formes démocratiques de la participation*, Editions du Bord de l'eau, 2011.

2. Juliana Fongi, *Quels sont les enjeux d'une démarche artistique participative?* Mémoire master en administration des institutions culturelles, Aix-Marseille Université, 2013.

LA MÉMOIRE INVISIBLE EN PARTAGE

/ Julie Bordenave

Dans le cadre des Quartiers créatifs à Aubagne, Hervé Lelardoux a décliné une nouvelle version de sa *Ville Invisible*, pour faire émerger, le long du parcours du futur tramway, la mémoire enfouie des Aubagnais.

Depuis 1998, Hervé Lelardoux peaufine sa *Ville Invisible* au sein du Théâtre de l'Arpenteur. L'artiste rennais éprouve différentes formules (parcours taxi, balade sonore, promenade en aveugle...), toutes au service du même objectif : faire émerger l'imaginaire urbain qui habite les habitants, pour une fabrique de mémoire collective. A Aubagne, *Rendez-vous dans la ville invisible* convoquait le public dans la zone fantomatique du Charrel, pour embarquer à bord d'un bus : une heure de promenade en ville les yeux bandés, uniquement guidée par les souvenirs égrainés par des voix d'habitants. Au retour, un cheminement solitaire dans une salle sombre offrait à chaque spectateur l'opportunité de reconstituer ce parcours à la lueur d'une lampe de poche, découvrant au sol des dessins donnant corps à chaque souvenir évoqué : une confrontation de ses propres fantasmes à de nouvelles chimères, avant une communion éphémère au son d'un violoncelle. La commande initiale de Quartiers créatifs portait sur le tracé du futur tramway : « Un sujet éminemment sensible politiquement. Les habitants sont majoritairement contre, ils trouvent que c'est inutile et disproportionné. Aubagne revendique le titre de la plus petite ville du monde à construire son tramway ! Le projet a été financé en partie par l'agglomération, nous avons été en contact avec la

mission tramway, mais j'ai rapidement été clair : je n'étais pas là pour faire de la communication sur l'opération, ni pour faire le spectacle d'inauguration du tramway », commente l'artiste.

La proposition pour Aubagne est une nouvelle déclinaison de la *Ville Invisible* : « Ce qui m'intéresse, c'est la manière dont ce parcours du tramway croise celui des Aubagnais ; leur géographie intérieure, leur parcours de vie dans cette ville... » Cheminant à travers différents quartiers, le tracé du premier tronçon est prétexte à récolte de souvenirs hétéroclites : « La première tranche débute au Charrel, un quartier populaire sorti de terre au début des années 1970, en pleins champs. Ensuite, le tracé traverse le cœur de la ville, sa place principale – le Cours Foch –, et la rue de la République, l'épine dorsale de l'activité commerciale. Il passe ensuite par la nationale, à l'entrée est de la ville : une zone plus floue, occupée à l'époque par des fabriques de céramique. Puis on aborde les Paluds, une très grande zone commerciale, connue dans la région entière. Des terrains encore vierges s'y trouvent, une ville y est programmée dans quelques années, avec des milliers de logements, des bureaux, un cinéma... Ce concept de ville qui n'existe pas encore est intéressant ; comme la fin du tracé du tramway n'est pas constituée, la fin du spectacle fait partir le spectateur un peu à la dérive. »

Collecte de mémoire collective

Pendant un an, Hervé Lelardoux a arpenté la ville d'Aubagne en suivant ce tracé. Pour en faire émerger la mémoire souterraine, l'équipe artistique a mené 400 entretiens autour du quartier du Charrel : « Il s'agissait de prendre le temps de creuser la mémoire intime, pour révéler l'objet invisible. Nous avons demandé aux gens de nous raconter un souvenir, vécu à un endroit du tracé du tramway, en s'appuyant sur une carte imaginaire : un plan sur lequel nous avons remplacé les monuments réels par les lieux qui revenaient souvent dans les conversations, comme une ancienne usine disparue... » De halls de médiathèque en sortie d'écoles, les souvenirs récoltés sont ensuite retravaillés avec des étudiants de la SATIS, l'université du son et de l'image basée à Aubagne : « Nous avons fait des rencontres incroyables, comme Sonia, une femme d'origine algérienne, qui nous a raconté son arrivée au Charrel à l'âge de 4 ans. Venant du centre ville d'Aubagne, elle avait l'impression d'arriver dans un autre monde ! Elle nous parle de toboggans, de Disneyworld, elle évoque son adolescence dans le quartier... On a rencontré aussi un monsieur qui a écrit un livre sur la Résistance et nous a parlé des déportés à Aubagne, des vieux communistes... »

Le théâtre de l'âme

Ce travail pour Aubagne est révélateur du tournant amorcé ces dernières années par le Théâtre de l'Arpenteur : « J'ai fait beaucoup d'événementiel et du spectaculaire dans les années 1980. Désormais ce qui m'intéresse, c'est le spectaculaire qu'il y a dans la tête du passant, sur le trottoir d'en face. Je vais vers la simplicité, l'épure. J'écris de moins en moins. Je tente de m'extraire pour laisser la place aux autres, je donne de plus en plus la parole aux gens... Je cherche à m'adresser à chacun, avant de m'adresser à tous. » Hervé Lelardoux abandonne peu à peu la fiction pour s'orienter vers des projets qui accompagnent les territoires en mutation : « Des villes me passent désormais commande autour de projets urbanistiques : nous travaillons actuellement sur le marché de Sotteville-lès-Rouen, en lien avec la refonte de la Place de l'Hôtel de Ville ; nous

avons œuvré sur une dalle de béton à Saint-Germain-en-Laye après la destruction du centre commercial... » Ces projets font émerger les logiques de résilience des villes. « C'est dans les villes qui souffrent d'une image négative que la chaleur humaine est la plus forte ! Les habitants sont attachés à leur ville, d'une certaine manière ils compensent en créant un rapport intense, intime au territoire. Les villes invisibles de Brest, Sotteville, ou Saint-Germain-lès-Arpajon sont magnifiques ! »

« Ces nouveaux projets s'adressent de plus en plus aux habitants. Celui qui parle et celui qui écoute, sont une seule et même personne. Je suis l'autre, cette mémoire qui m'est délivrée devient mienne... C'était aussi le contrat passé avec Quartiers créatifs : trouver une forme qui active la participation citoyenne. Le public est responsable de ce qui va se passer... Quand un habitant nous délivre un souvenir intime, exprime sa ville invisible, un nouvel imaginaire de la ville se crée. Comme le dit Calvino : ce qui commande au récit, ce n'est pas la voix, c'est l'oreille. » A Aubagne, c'est auprès des habitants que le spectacle trouve la plus forte résonance : « Christophe Sanna, le directeur de la Maison de quartier du Charrel, nous a fait rencontrer beaucoup de monde, et il a fait venir un public très hétéroclite aux représentations : des familles, des enfants du quartier... La réaction sur le parcours final est très différente en fonction des publics. C'est toujours un peu magique de voir ces gens circuler : tous ces individus qui forment un transport en commun, ça fonctionne symboliquement ! Je voulais tirer une image poétique du tramway, créer une sorte de nouveau rite, qui se ponctue au son du violoncelle... Jean Genet dit une chose magnifique : les êtres humains ont tous un point commun : leur solitude la plus profonde. Cet endroit secret où chacun va se réfugier, il l'appelle le château de l'âme. A son sens, c'est là que l'œuvre d'art doit toucher. C'est cet endroit que j'essaie d'approcher, en travaillant sur ce qu'on a d'enfoui, d'oublié ; nos morts, tout ce qu'on a à l'intérieur... »

www.les-arpenteurs.com



???. © Caroline Dutrey.

LA VIE, MODE D'EMPLOI

/ Marie Christine Loriers

Dans des quartiers en « requalification urbaine », artistes, architectes et collectifs s'impliquent pour en révéler la ressource latente. Le tout dans une hybridation tonique entre art, architecture et bricolage tout terrain.

Le péril, pour les artistes, serait d'être touristes en Quartiers créatifs. L'immersion urbaine, le partage des fictions en sont l'antidote.

La commande, portant sur treize quartiers en cours de rénovation, dont cinq à Marseille, était de « produire des objets ou des actions (éphémères) dont l'élaboration des formes sera partagée avec les habitants ».

« Questionner, réfléchir, inviter les habitants à s'approprier l'espace public » tels étaient les enjeux annoncés. L'espace public? Le lieu de toutes les peurs, décrié, stigmatisé... En réponse, les artistes en résidence opèrent une révélation des lieux, avec leurs moyens singuliers. Les narrations, les gestes, la mise en scène des lieux communs et des usages quotidiens portent le pouvoir de définir les territoires, de révéler les désirs évidents et latents, les ressources.

La valeur limite

On parle mal des « quartiers ». Les médias portent un regard cadré sur la violence. On nie leur beauté, leur

proximité avec la nature, ce décentrement de la ville, cette façon de la dominer, de posséder la mer et le ciel qui fut le doux apanage de la brutaliste modernité – beaucoup furent l'oeuvre de grands architectes. La Cité de Notre Dame des Marins à Martigues dessinée par Michel Ecochard dans les années 1970, est classée au patrimoine historique du XX^e siècle. Entre ville et colline, elle impose à la pente sa géométrie sculpturale.

L'intervention de l'Agence Trajectoires (Laure Thierrée et Clémentine Henriot), attire les parcours vers l'arrière de la cité, côté garrigue, côté montagne: un jardin potager collectif est planté hors sol, en big bags, un belvédère aménagé sur le promontoire rocheux. La question de la limite est posée de manière concrète, par une prise de position. Aura-t-elle une incidence sur le projet en cours d'aménagement de la place centrale, et sur la redéfinition de la gestion des espaces extérieurs – permissifs, partagés?

Un droit opposable

Les Quartiers créatifs sont tous concernés par la requalification urbaine menées par les collectivités et les bailleurs sociaux. Lancée depuis plus de vingt ans, réorientée vers la résidentialisation, la « rénovation » reste mal comprise de habitants qui la reçoivent en termes de ruptures, d'interdits. Comment comprendre un mur qui occulte la vue depuis le belvédère rocheux du Plan d'Aou où hier on trouvait encore des chèvres et un oiseleur, comment accepter un espace public qui s'amenuise et se fragmente, une absence de relation avec le quartier voisin, si peu de transports en commun et la priorité à la circulation automobile?

Depuis quelques années, le tissu associatif et culturel se développe dans ces quartiers en difficulté, s'implique dans leurs enjeux urbains. Appuyés par les municipalités, des artistes, des (jeunes) concepteurs montent des actes provisoires qui se fichent dans ces territoires tels des points d'acupuncture. A Vitrolles, après le projet Vitrolles Echangeur (avec Bruit du Frigo, les Ateliers Habitants Aménageurs, les collectifs Etc, Exyzt, Les Saprophytes etc.), l'association Bellastock développe le Festival d'Architecture Expérimentale Made in Vitrolles au quartier des Pins. Avec l'aide de 150 étudiants en art, design et architecture, l'espace public – ou plutôt le vide entre les immeubles – est pris à bras le corps. Dans une hybridation tonique entre art, architecture et bricolage tout terrain, on fabrique bancs, structures, ombrières, fontaines, manèges, murets de gabions, jardinières dans des baignoires de récupération. Ces ponctuations se poursuivent en parcours vers le centre de Vitrolles. Une joyeuse claque aux stratégies de stérilisation de l'espace

commun. Ces micro-architectures de passage ont su montrer la convivialité dans la cité, tel un droit opposable. Revendicable. Il faudra faire avec cette expérience.

Les voies narratives

La problématique du parcours est traitée en promenade mentale à Aubagne. Le tracé du futur tramway annoncé pour 2014 est exploré par le Théâtre de l'Arpenteur – Hervé Lelardoux: pendant un an il collecte des « instants vécus », souvenirs, histoires, fictions, images. Il les met en scène pour les restituer. Du Charrel aux Paluds, voici la traversée d'une ville invisible que ses habitants révèlent par fragments (on pense bien sûr à Calvino). Une *Enquête Créative* guidée par l'artiste marcheur Hendrik Sturm au Charrel, un parcours sonore capté par Radio Grenouille complètent cette archéologie du présent. L'imaginaire et le témoignage tracent une topographie mentale. La marche, l'écoute, les sens deviennent les instruments de mesure de cette subtile cartographie.

A Salon-de-Provence, le collectif marseillais Cabanon Vertical, s'approche au plus près du mobilier urbain. Invité en 2010 par des associations (Neima, le centre social AAGESC), sous l'égide des Nouveaux Commanditaires, ce collectif réalisait un espace multisport et son kiosque de détente. Avec l'Archipel des Canourgues pour MPI 3, l'action se démultiplie, elle gagne en légèreté et en inventivité: éphémère, durable, modulable, une séquence d'interventions ponctue le quartier. Les scènes de Cabanon Vertical, hors standard par leur forme et surtout par leur utilisation et leur positionnement dans l'espace, questionnent la notion de design urbain. Elles interrogent la pertinence de l'emplacement, la limites des archétypes. Elles parlent d'identité, de singularité, de moments partagés.

Sols, sous-sols

La Friche Belle de Mai jardine au bord des rails. Des ateliers rénovés, des lieux pour le théâtre, la terrasse panorama ouverte au public, la salle d'exposition, etc... La Friche cherche encore à développer le lien avec le quartier. Une crèche associative est construite dans l'ancien réservoir d'eau; la figure rugueuse et massive offre douceur lumineuse autour de patios intérieurs (ARM architectes). Quartiers Créatifs complète le dispositif d'appropriation. JR affiche en pignon une collecte de figures. Les tunnels sous les voies sont habités de visages familiers. Le collectif d'architectes Encore Heureux se saisit du passé ferroviaire, et travaille en chantier éducatif avec des adolescents et de jeunes adultes du quartier. Sur un tronçon de rails, arrive un wagon-jeu, avec cabine de pilotage, tunnel glissade et tout un potentiel narratif – les

voies de la gare Saint-Charles sont à deux pas. Le sol ici est pollué. Jean-Luc Brisson et David Onatzky imaginent un jardin partagé – il y en a d'autres dans le quartier. Ce sera un pari contre le mauvais sol, arsenic, plomb, mercure – un résumé de l'histoire industrielle du quartier. Une grosse fissure est creusée, la terre est évacuée, remplacée par du terreau. Dans le quartier comme à la Friche, les volontaires pour réaliser et cultiver sont nombreux. La rencontre espérée a lieu. Le jardin « hors-sol » est tracé en « passerelles » en longueurs, hortus conclusus où voisinent vingt-six jardiniers. Il reste encore 6 000 m² en friche, pour Jean-Luc Brisson, ce sont « *autant de projets possibles, autant d'expérimentations, d'imaginaires que l'avenir nous réserve* ».

Le sens des lieux

Dans les « quartiers » la rénovation urbaine est à la peine tant les enjeux sont complexes, mouvants, mal cernés, les

attentes de la population peu exprimées et peu entendues. Les « résidents » de Quartiers créatifs, ces expérimentateurs artistiques, ont éveillé la curiosité, l'envie de parler, de faire. La distance diminue. La fête terminée, les banquets consommés, les bancs repliés, que reste-t-il? « *Nous laissons un mode d'emploi* » dit Jean-Luc Brisson. Les arpenteurs d'Aubagne, les randonneurs du nouveau GR2013, les accueillants-hôtes et les *Récits d'hospitalité* de l'association Hôtel du Nord (éditions Commune), les constructeurs de Métamorphoses et autre Ville éphémère, comme les artistes et habitants, n'ont certes pas trouvé la solution pour transformer les cités en contes de fée... Cependant l'expérience révèle le pouvoir constructif de la narration. La connaissance prend forme dans l'observation tolérante des pratiques quotidiennes, des parcours. S'élabore une expertise civique, un anti-aveuglement urbain. La fin annoncée d'une surdité.

Quartier créatif à Notre-Dame des Marins: Fertiliser la lisière, le jardin de cultures en sacs lors de la fête du patrimoine, septembre 2013.
© Trajectoires.



FABRIQUE URBAINE

/ Texte Gabi Farage

Inventeur de « villes rêvées », l'architecte et plasticien Gabi Farage, co-fondateur de Bruit du Frigo et de la fabrique artistique Pola à Bordeaux, est décédé brutalement en mai 2012. Il avait imaginé un projet qui devait se déployer sur le quartier Porte d'Aix, à Marseille. Extrait de la note d'intention réalisée à l'invitation de Marseille-Provence 2013.

« Nous sommes conviés par l'équipe Marseille-Provence Capitale Européenne de la Culture 2013 à faire une proposition artistique dans le cadre du programme Quartiers créatifs sur le secteur urbain voisinant, incluant et entourant la porte d'Aix.

En cohérence avec la spécificité de notre démarche, il va s'agir d'un travail de collaboration citoyenne (habitants, commerçants, associations... du voisinage) et de créativité urbaine qui va se déployer en coopération suivie avec les acteurs du projet et de la gestion urbaine du secteur. Nous retenons de l'approche du contexte, à la fois son foisonnement d'usages et d'initiatives, sa dynamique commerciale, sa richesse culturelle, la dimension conflictuelle des appropriations de l'espace public, et les enjeux de mutation urbaine.

Globalement un territoire hyper actif en circulations, en tensions, en mutations, un contexte qui appelle et recèle les ferments de l'invention urbaine.

Il est important de trouver comment agir avec, de ne pas alimenter les effets de concurrence, il est aussi essentiel d'identifier comment s'inclure dans ce contexte pour ne pas être vécu comme intrusion indésirable.

Comment fédérer et stimuler de façon constructive les initiatives et potentialités locales, les richesses et générosités? Dans un même mouvement, il est important de marquer une distinction et une lisibilité pour tous de l'action, de ces productions et effets.

Comment inscrire une prise en compte des effets de l'action dans la durée, comment prendre en compte les temporalités de la fabrique urbaine?

L'objectif est d'explorer collectivement, à de petites échelles, des tactiques et des pratiques de design coopératif en milieu urbain. Leur objet est d'étendre les possibilités d'usages et d'appropriation du réel, et de comprendre comment l'art, impliqué dans les pratiques sociales et culturelles quotidiennes des populations, et leurs transformations, peuvent produire des savoirs informels mais bien réels et efficaces, qui ont une proximité, et peuvent avoir un effet durable.

Un savoir poser des questions, un savoir constituer du collectif, un savoir monter des actions, un savoir fabriquer, un savoir transmettre dans la conversation.

A partir d'une exploration fine du contexte et de ses actualités nous développerons, en alliance avec le voisinage volontaire, des collaborations créatives dans des lieux stratégiques, en combinant architecture et urbanisme temporaires, art d'investigation et art relationnel. »

Dans le cadre de ce projet, Gabi Farage avait imaginé différentes formes d'interventions comme les Ateliers d'urbanisme utopique, l'invitation d'artistes à résider et à créer *in situ* sur des axes de design urbains, un maillage du territoire par une mise en réseau des acteurs. Il avait aussi imaginé la construction d'une architecture éphémère sur le parvis d'Arc de Triomphe, afin de rendre compte et de valoriser ce qui aurait été engagé.

« Ce parti pris monumental et très symbolique répond à plusieurs nécessités et enjeux:

Inscrire physiquement un espace de "l'en commun" dans un terrain "neutre" accessible au public, pour révéler et restituer l'action avec ce qui nous entoure, et rassembler ce qui aura été essaimé.

Agencer une présence plastique, symbolique, lisible, attractive, visible de loin, un signal urbain à la Porte d'Aix, pour présenter, valoriser et partager autour des expériences qui auront été engagées.

Instruire un jeu de sens entre le quartier et ce seuil d'entrée de ville, dans ce qui se noue vitalemment entre ce qui vient de l'extérieur et l'intérieur; entre la périphérie et le centre.

Renvoyer à la dimension urbaine et sociétale de ce qui a été engagé.



Quartier créatif à Salon-de-Provence :
l'Archipel des Canourges.
© Philippe Piron

« L'archipel des Canourges à Salon-de-Provence est constitué d'un ensemble d'îlots répartis sur le territoire. Nos interventions plastiques créent des escales dans un quartier qui se traverse. Six projets qui invitent à la découverte d'un quartier. Six lieux qui ont des caractéristiques spatiales et temporelles différentes. Certains sont petits quand d'autres sont plus vastes. Six propositions qui se vivent de manière autonome. Six interventions qui se répondent, se complètent et s'associent. Certaines ont vocation à disparaître quand d'autres vont grandir et se pérenniser. Avec les habitants nous réinventons des fragments d'espace pour unifier un territoire. » Cabanon Vertical

Une intervention artistique lumineuse sur l'Arc interrogeant à la fois le symbole républicain et créant un signal urbain perceptible depuis la place Castellane et une architecture éphémère à sa base.
L'architecture réalisée est à la fois plateforme et passage urbain à travers l'Arc qui relie le quartier au reste de la ville et distribue différents espaces métaphoriques, des moteurs et dispositions favorables à la possibilité créative :

le regard et l'écoute, l'observation,
le débat, le dialogue, la querelle, la conversation, l'Agora
la pensée en retrait, la prise de distance, la transe
la main qui fabrique, qui agit
et le coeur, générosité solidarité et considération

Au coeur de nos mains se nichent nos coeurs, nos appétits et nos esprits. Qu'ils se conjuguent d'une même énergie et surgit matière noble de l'invention.
Passage de l'idée à l'acte, pour l'invention sociale, pour la créativité urbaine, où sont nos victoires nécessaires à venir?
Quelles formes culturelles peuvent se rencontrer et s'hybrider?

Pour nous, cette rencontre doit se faire sous l'égide républicaine.
L'installation raconte un double mouvement l'un va vers l'autre, se croise, se confronte, se transforme.
L'inventivité s'exerce en organisant la rencontre entre ce qui est distant et distinct, ce qui vient de l'extérieur et ce qui regarde depuis l'intérieur.
Sous la verticalité républicaine et à travers elle, l'horizontalité des échanges, des transactions et inventions interculturelles.
Que se passe-t-il dans les sous-bois de l'histoire? C'est là où l'espoir s'inscrit.
Une métaphore de l'invention interculturelle sera matérialisée par l'architecture éphémère d'une "métaphore méditerranéenne" visitable. »

Le projet Quartiers créatifs Porte d'Aix a été développé par Gabi Farage et l'équipe de Bruit du Frigo jusqu'à mai 2012.

Ont été invités dans le cadre de ce projet: Encastrable, Younès Rahmoun, Cyril Duval, Item/ Idem, Hocine Alouiane Saw, Morgan Navarro. De nombreuses rencontres avaient été réalisées avec des acteurs et habitants du quartier Porte d'Aix.



MARSEILLE-PROVENCE 2013
CAPITALE EUROPÉENNE
DE LA CULTURE

NOS PARTENAIRES

Le programme Quartiers créatifs s'est déployé sur treize territoires: cinq projets portés jusqu'à leur terme à Marseille et neuf dans le territoire des Bouches-du-Rhône (Aix-en-Provence, Arles, Aubagne, la Ciotat, Istres, Martigues, Salon-de-Provence, Vitrolles). Plus de soixante-dix artistes ont été invités dans le cadre de ce programme pour des résidences d'une durée moyenne, dans chaque territoire, de près de dix-huit mois. Plus de soixante structures relevant du champs social, éducatif ou culturel, auront été mobilisées. Dans chaque quartier, une trentaine d'habitants complices ont accompagné de manière étroite les équipes artistiques et, chaque temps public organisé en 2012 et en 2013, a rassemblé plus de trois cents personnes et en majorité des habitants du quartier.

UNION EUROPÉENNE

Depuis 1985, l'Union européenne désigne deux capitales européennes de la culture chaque année afin d'illustrer la richesse et la diversité des cultures européennes. Ce titre très convoité est une formidable opportunité pour mener des politiques de développement durable, la culture étant source de stimulation pour le dynamisme des territoires, la créativité, mais aussi source d'inclusion sociale. Le projet Quartiers créatifs s'inscrit dans cette démarche. Il bénéficie également du soutien financier de l'Union européenne via le Fonds Européen de Développement Régional (FEDER).

CAISSE DES DÉPÔTS ET CONSIGNATIONS

La Caisse des Dépôts est partenaire grand projet des Quartiers créatifs. Ce partenariat repose sur deux éléments clés. Ce projet répond tout d'abord aux principaux critères de l'action de mécénat de solidarité urbaine de la Caisse des Dépôts, orientée sur des ateliers créatifs destinés à favoriser l'insertion sociale des habitants des quartiers prioritaires ou en rénovation urbaine. L'implication de la Caisse des Dépôts sur ce projet relaye par ailleurs une réflexion initiée en région PACA, en matière d'accompagnement et de financement de projets de rénovation urbaine, aux côtés de l'ANRU (Agence nationale pour la rénovation urbaine) par des voies nouvelles telles que les démarches culturelles. Dans cette optique, l'action culturelle menée au travers du mécénat dans le cadre de Marseille-Provence 2013 vient compléter la lisibilité de l'action conduite par la Caisse des Dépôts dans le domaine économique et social. La Caisse des Dépôts est le partenaire de référence des collectivités territoriales en matière de politique de la ville. Son engagement sur le projet Quartiers créatifs s'intègre parfaitement à cette mission historique puisqu'elle cible près d'une quinzaine de sites concernés par des actions de requalification urbaine dans les Bouches-du-Rhône, dont cinq sur Marseille.



MOUVEMENT

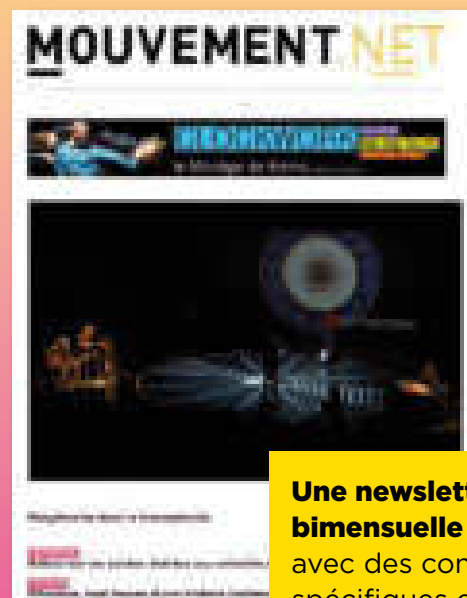
arts et politiques

Suivez-nous sans limite et sans interruption



En kiosque :
144 pages, 9 €

Sur abonnement :
59 € par an
www.mouvement.net



Une newsletter bimensuelle avec des contenus spécifiques et des offres exclusives réservées à nos abonnés.



Un site web actualisé quotidiennement enrichi en contenus multimédia et visible sur 100 % des mobiles avec une **application iPhone** pour suivre où que vous soyez la création contemporaine.